

MARS 1893

# FIGARO ILLUSTRÉ



*Ridgway Knight*  
Paris

Ayuntamiento de Madrid



## A nos lectrices

CONSEILS POUR LA BEAUTÉ DU TEINT

L'art d'être belle consiste, non pas à se donner une apparence factice, mais à mettre en relief sa beauté naturelle. D'abord il faut rendre au teint tout son éclat au moyen de la Rosée Orkilia, recouverte d'un soupçon de Poudre de riz Orkidée. Les rides, s'il y en a, disparaîtront comme par enchantement et l'on recouvrera « naturellement et sans artifices » son visage de jeune fille. Bien entendu, nous ne parlons que pour celles qui vieillissent. Les autres

n'ont pas à recouvrer, mais, ce qui est bien plus facile, à conserver. Ce n'est pas un malage, c'est un soin d'hygiène et de coquetterie.

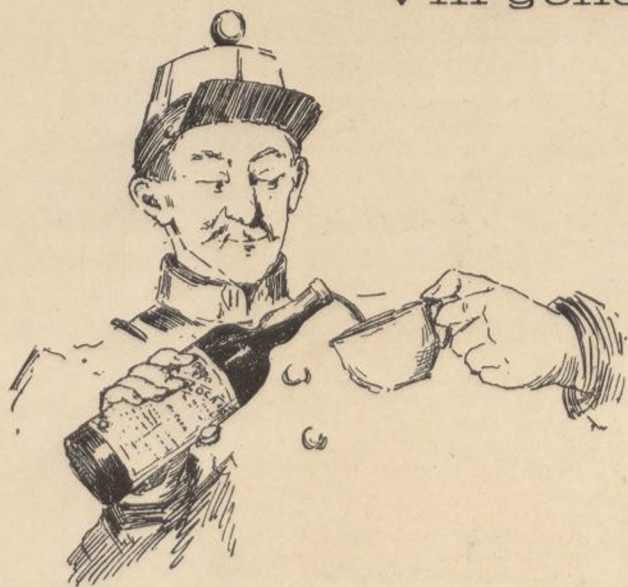
Nous conseillons donc de faire exclusivement usage de la Rosée Orkilia et de la Poudre de riz Orkidée qui sont représentées ci-dessus et que nos lectrices pourront se procurer dans toutes les grandes parfumeries de France et de l'étranger, ainsi que chez l'inventeur

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.

DEMANDEZ PARTOUT

## LE COCA DES INCAS

Vin généreux, apéritif, tonique et reconstituant.



Les merveilleuses qualités reconstituantes de la Coca du Pérou sont reconnues et proclamées par tous les médecins. Le **Coca des Incas**, composé avec cette plante, en a toutes les propriétés. Ce n'est point un médicament, mais une boisson qui se sert dans les cafés et s'emploie dans les familles pour les five o'clock, etc. Exquise, elle flatte le palais et entretient la santé. Ses prix sont modiques :

3 Litres, 12 fr. — 6 Litres, 20 fr. — 12 Litres, 36 fr. — 25 Litres, 65 fr.

ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

Dépôt : J.-B. BLANJOT & REYNAUD, 26, Rue de Pontoise, Paris

POUDRE de RIZ SPÉCIALE

Préparée au Bismuth.

Hygiénique, Adhérente,  
Invisible.

**VELOUTINE** **FAY**

CH. FAY

PARIS — 9, rue de la Paix — PARIS

Exiger la Marque : CH. FAY



# FIGARO ILLUSTRÉ

Mars 1893



LA GRANDE SALLE DU PALAIS D'HIVER AU JARDIN D'ACCLIMATATION

(Reproduction directe.)

Ayuntamiento de Madrid

## SOMMAIRE

### FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*Gardeuse d'Oies*, par LHERMITTE.

*La Boîte aux Lettres*, par DELACHAUX.

*La grande Salle du Palais d'Hiver au Jardin d'Acclimatation*, par L. (Reproduction directe).

*La Vie artistique*, par ARMAND DAYOT. (Portraits d'artistes; Jean Baffier, Jules Desbois, Mademoiselle Camille Claudel, l'exposition de Meissonier).

*L'Homme à la Fenêtre*, de E. MEISSONIER (Musée du Luxembourg).

*Les Livres*, par R. M.

*Au Carnaval de Nice*, par MARS; illustrations en couleurs de MARS.

*Le Maire*, par GEORGES BEAUME; illustrations en couleurs de JEAN BRUNET.

*Une Ronde au Kreider*, par JEAN VÉZY; illustrations en couleurs de LOUIS BOMBLED.

*Madame Récamier et Napoléon*, par FRÉDÉRIC MASSON; reproduction d'œuvres de LOUIS DAVID, HOUDON, CANOVA, ISABEY, baron GÉRARD.

*Le Rajah de Fiorapour*, par GASTON BERGERET; illustrations de CARAN D'ACHE.

COUVERTURE : *Giboulées de Mars*, par RIDGWAY KNIGHT.

## La Vie artistique

*Au pays des sculpteurs (suite).* — Portraits d'artistes : Jean Baffier, Jules Desbois. — L'art de l'étaï. — Mademoiselle Camille Claudel. — Une œuvre : la Valse. — L'exposition Meissonier.

Poursuivons notre promenade à travers ce pays de l'idéal et de la misère où nous avons déjà fait pénétrer le lecteur. C'est à coup sûr un pèlerinage plus rempli de puissantes émotions et plus riche en féconds enseignements qu'une flânerie snobesque et presque toujours vide de toute sensation artistique, à travers les salles d'expositions à la mode, où les petits salons se succèdent avec une si désespérante monotonie, malgré les exclamations admiratives des élégantes *connaissances* qui s'y présentent, armées de binocles et de mignons calepins mauves (dernier chic). — « Ah ! ma chère, voyez donc ce toutou ! on pourrait compter ses poils !... Et cette jeune fille couchée dans l'herbe, quel modelé ! quelle pâte ! Comme c'est dans l'air... puis le petit crayon d'argent, court, rapide... Voyez ces roses ! sont-elles assez fraîches ! il ne leur manque que le parfum... » — Et je constate, non sans tristesse, que la plupart des aimables visiteuses sont tout le contraire de ces roses.

« Cocher, rue Lebois, 6 ! » — Le véhicule continue sa marche monotone et cahotée à travers des quartiers étranges, aux maisons basses, aux rues tortueuses et sales. Que nous sommes loin des boulevards ! Loin de partout... car rien ici ne rappelle Paris. C'est un immonde squelette de ville, où la mesure qui surgit dans les débris des terrains vagues, sert d'appui tremblant à celle qui, à peine construite, vacille déjà sur ses fragiles fondements. Et à travers tout cela, court une lamentable farandole d'enfants maigres et haillonneux et des chiens faméliques. — Rue de Tolbiac !... Imaginez-vous une chaussée infiniment longue, traversant une plaine que domine la masse sombre de l'asile de Bicêtre. Par-ci par-là quelques agglomérations de maisons tristes et d'aspect louche. La plupart sont veuves de toits, leurs murs de plâtre et de pisé se décollent sous l'action de l'humidité, et l'on peut voir, en passant, les peintures ocreuses et les tapisseries fleuries des cloisons lézardées. Une pluie persistante et fine enveloppe de son voile gris ces ruines grotesques qui font vaguement songer, avec leurs blancheurs sales et leurs violentes peintures, aux restes d'une Pompeï sordide et boueuse.

Longtemps *Cocotte* nous traîne à travers cette interminable rue de Tolbiac, bordée sur toute sa longueur de croix de bois, avec cette inscription : *Terrains à vendre*. — Avis aux spéculateurs. — Clovis méritait mieux. Enfin après des zigzags sans nombre, la voiture s'arrête à la porte de l'atelier du sculpteur Jean Baffier. Nous sommes tout près de Vanves. C'est l'artiste lui-même qui nous ouvre.

Baffier peut avoir une quarantaine d'années. C'est un colosse au sourire d'enfant, aux grands yeux francs, doux et bons, à la chevelure nazaréenne et à la barbe noire, longue et soyeuse. Il fait songer à la fois à Charlemagne et à Courbet, à l'empereur à la barbe fleurie et à cet Alcibiade d'Ornans qui traitait la glorieuse colonne Vendôme comme une vulgaire queue de chien. Je n'ai jamais vu Courbet, mais je crois cependant que Baffier ressemble moins à ce dernier qu'à Charlemagne que j'ai beaucoup connu et dont il a toute la sérénité olympienne et la gravité puissante.

Parmi les quelques sculpteurs du jour qui se sont déjà taillé une place lumineuse en plein soleil, Jean Baffier est un de ceux sur lesquels il faut le plus compter, car après de longues et infatigables recherches, avec toujours la grande et éternelle nature pour modèle et aussi pour seul maître, il a pénétré tous les mystères de la plastique et il a mis sa vigoureuse et originale maîtrise au service d'un idéal bien particulier. Les statues de Louis XI et de Marat, d'une si saisissante expression historique dans leur exécution savante et nerveuse ne sont cependant que des manifestations incomplètes de son art. Il a voulu fixer définitivement dans l'immobilité du bronze les figures tragiques de ces deux terribles amis du peuple, et nous ne pouvons que nous en réjouir et l'en féliciter. Mais, malgré ses incursions retentissantes et passionnées dans l'histoire et aussi dans la triste politique contemporaine (rappelez-vous la mésaventure de ce pauvre Germain Casse qui faillit mourir comme César), Baffier est et demeure le doux

et naïf enfant du Berry, de ce Berry si ensorceleur qui s'empare complètement de l'âme de ceux qui sont nés dans ses vallées, sur ses coteaux ou dans ses brandes, et qui leur inspire parfois des poèmes si tendres et de si douces chansons. Aujourd'hui il est tout entier au culte de son pays natal. Il s'y est fait construire, en pleine solitude, un vaste atelier où il passe le printemps et l'été. Il y sculpte de ses poings de géant une cheminée colossale, d'un style très personnel, d'un style bien à lui, d'où toute réminiscence romane ou gothique... est bannie, et où s'ébauche déjà, dans le symbolisme très réaliste d'une décoration pleine de fantaisie, la vie intime des populations rustiques du Berry. Nous aurons l'occasion de reparler ici plus longuement de cette œuvre monumentale qui figurera au Salon de 1894 et qui a été commandée par l'Etat à l'artiste.

Entre temps, pour se distraire, Baffier modèle un torse, un buste, ou bien encore assouplit entre ses doigts puissants un bloc de terre glaise d'où sortira un vase à la silhouette grêle et précieuse, un bougeoir exquis de forme, une corbeille à fruits d'un dessin tout nouveau et que supportent de leurs bras finement musclés deux petites berri-chonnes à la jupe courte et à la gorge nue... Ces objets usuels, d'un caractère d'art si déterminé, et que nous pourrions examiner au prochain Salon, seront bientôt transformés en étaï, matière superbe, dans sa souplesse savoureuse, et qui bientôt sera encore en grand honneur, grâce aux efforts des Alexandre Charpentier (déjà nommé), des Baffier et des Desbois.

Le nom de Jules Desbois est à peine connu aujourd'hui du grand public. Et cependant, nombreuses sont déjà les œuvres remarquables de cet artiste, sans compter son groupe si terrifiant de la *Mort et du Mourant*, qui fut exposé au Salon de 1890, et son exquise *Léda*, d'une si originale et si gracieuse conception. L'Etat, fort bien inspiré, lui a commandé une traduction en marbre de cette figure charmante que nous retrouverons au Salon de 1894. Mais malgré ses efforts héroïques, malgré les éclatantes manifestations de son talent, il n'a pu encore, jusqu'à ce jour, s'imposer d'une façon triomphante à l'attention des foules. Nous sommes heureux de présenter cet artiste aux lecteurs du *Figaro Illustré*, au moment même où, armé de toutes pièces, il va apparaître en vainqueur. Car son succès sera considérable au prochain Salon du Champ de Mars. Nous venons de voir dans son atelier les merveilles qu'il compte produire à cette époque et nous nous permettons d'affirmer que cette fois Desbois va prendre, avec éclat, une place d'honneur parmi les maîtres de la sculpture moderne, entre Rodin et Carriès, dont il résume les caractères et les tendances, dans son amour passionné de la nature humaine jusqu'au moindre tressaillement de ses chairs, et dans son culte amoureux de la forme élégante et capricieuse des choses. Son exposition ne comprendra pas moins de douze pièces, parmi lesquelles des bougeoirs dont les tiges sont des fleurs et les poignées des torsos de femme voluptueusement renversés, des gourdes ornées de figures exquises, des vases aux formes imprévues, où sont gravées en creux, à la manière des bas-reliefs égyptiens, toutes sortes de tendres allégories, gracieusement figurées... Voici encore un superbe buste d'enfant ; et, tout à côté de cette fraîche et souriante image de la jeunesse, un grand médaillon d'un aspect terrible, obsédant, bien fait pour être cloué sur le marbre d'une tombe et qui sera catalogué sous ce simple titre *La Mort*. L'Amour et la Mort ! Ce sont les deux sujets qu'affectionne Desbois, et son rêve est continuellement traversé par des visions roses et blanches qui trainent dans leurs voiles et dans leurs suaires les rires et les sanglots de la vie. De là le caractère à la fois caressant et troublant de son art, soit qu'il s'exprime dans l'énergique relief de la ronde-bosse ou dans le modelé nuageux, presque impalpable, et cependant si serré, des figures décoratives qu'il fait vivre sur les modestes surfaces d'un vase en terre glaise, avant d'en arrêter définitivement les fins contours dans la pâte solide, brillante et somptueuse de l'étaï.

Car tous ces objets, y compris le buste d'enfant et le masque de la Mort seront fondus en étaï. C'est sous cette forme, dans cette matière, qu'ils paraîtront au Champ de Mars, à côté des fontaines, des brocs, des vasques de Charpentier, des corbeilles à fruits, des pots de Baffier.

Un véritable concours entre trois artistes de grand talent, bien personnels, et aussi une vraie Renaissance d'un art superbe presque disparu, depuis des siècles, et dont le réveil mérite d'être salué.

Comme je complimentais Desbois sur l'élégante originalité de ses formes, il m'indiqua, en souriant, toute une partie de son atelier, où s'alignaient des quantités de courges, de calebasses... voire même des légumes... tout comme chez un grainetier des quais. « Ce sont là mes modèles, me dit-il, je ne vais pas les chercher ailleurs. Je me contente simplement d'en épurer parfois la silhouette. Voyez-vous, c'est encore la Nature qui nous donne les plus belles leçons. Il faut savoir la regarder. Voilà tout. »

Desbois peut avoir une quarantaine d'années, comme Jean Baffier, dont il est l'ami et le voisin. Il est de petite taille. Du moins il m'a paru tel à côté de son colossal ami. Son allure est très vive, sa parole rapide, ses yeux bleus et brillants, son front très large est encadré de cheveux châtains assez courts et frisés. C'est aussi un simple et un rustique; il est né dans un petit hameau du Maine-et-Loire, perdu en pleine solitude campagnarde, au fond des grands bois de pins, dont la douce musique a bercé les heures de son enfance. Il se dégage de toute sa personne, de tous ses mouvements, une puissante impression d'opiniâtre énergie et d'indomptable volonté.

Signe particulier : n'a fait que traverser l'école des Beaux-Arts, « laissant dans l'esprit de M. Cavellé, tout réjoui de son départ, la conviction qu'il était le plus mauvais de ses élèves ».

Mademoiselle Camille Claudel, encore toute jeune, eut pour maître Auguste Rodin. Elle fut d'ailleurs, si je ne me trompe, son unique élève.

Et nous devons nous en réjouir, car Rodin est, certainement, avec son art si particulier, si étrangement original, si troublant, le maître le moins désigné pour faire école. Il est impossible de l'étudier sans subir son influence tyrannique et sans voir sa propre personnalité s'amoindrir dans des réminiscences involontaires. Ceux qui, n'ayant même pas pénétré dans son atelier, le pastichent de si insupportable façon, sont déjà bien assez nombreux pour que nous puissions ne pas souhaiter la publicité de son enseignement.

Mademoiselle Claudel a profondément senti la griffe du maître. Il ne pouvait en être autrement. Mais son originalité native est assez puissante pour lui permettre de se libérer bientôt de l'impression trop persistante produite par le contact direct. Elle l'a fort bien compris en s'isolant complètement dans sa petite Thébaïde du boulevard d'Italie où, modelant, du matin au soir, des figures presque aussitôt détruites, elle cherche, dans l'acharnement d'un travail plein de fièvre, la définitive formule de son rêve. Et elle y arrivera, car chacune de ses efforts marque un progrès dans cette héroïque et douloureuse période d'émancipation. Je ne connais vraiment pas de plus noble spectacle que celui de cette jeune femme perdue seule, là-bas, dans ce pauvre quartier, et luttant sans trêve pour s'affranchir des souvenirs obsédants qui l'enveloppent comme un manteau de feu. La nuit seule met fin à sa tâche quotidienne, chaque jour recommencée. Malgré les douloureuses hécatombes son atelier s'emplit peu à peu d'œuvres exquises ou étrangement impressionnantes : de bustes d'enfants au sourire ingénu, de fillettes des champs lourdement encapuchonnées comme des bergères de Millet ou des veuves de Butin, de masques grimaçants, de torsos nus pleins de vivants tressaillements, de couples étroitement enlacés, les lèvres unies, mais le regard si triste, si navré, que leur amour ressemble à de la douleur... Et ici on sent flotter autour de soi cette *folie de Baudelaire*, si admirablement analysée dans ses effets par Maurice Barrès et respirée à pleine âme dans l'atelier de Rodin à l'ombre de la porte de l'Enfer, où se tordent les essaims damnés des « chercheuses d'infini ».

C'est contre l'influence de l'idée, plus encore que contre le métier du maître que Mademoiselle Claudel doit se tenir en garde. Tout idéal a son style absolu. Sa plastique ne ferait que gagner en originalité si elle pouvait se convaincre que dans l'exécution de ses sujets les plus familiers elle se livre presque toujours à une sorte de collaboration inconsciente.

Pendant ma visite à l'atelier de Mademoiselle Camille Claudel, une œuvre a tout particulièrement attiré mes regards. C'est un groupe en plâtre, de deux danseurs. L'artiste a voulu en faire une représentation symbolique de la Valse, et cela en sacrifiant le moins de nu possible, afin de pouvoir sans doute y développer, en toute liberté, dans le plein mouvement des corps, l'art, si difficile, de faire passer dans le marbre la vie intime et frissonnante de la chair, art dont Rodin lui a révélé le savant mystère. Sous cette forme, d'un symbolisme un peu réaliste, l'expression juste de l'idée était difficile à rendre. En habillant complètement ses personnages, Mademoiselle Claudel s'exposait, en effet, à rapetisser son œuvre à la taille d'un bibelot, sans haute signification artistique, et tout indiqué pour figurer sous la forme de bronzes réduits, à l'un des étalages de nos fondateurs à la mode. Si, au contraire, son amour passionné du nu la déterminait à risquer un anachronisme chorégraphique en ne donnant pour voile à la Valse, danse presque moderne, que la chevelure de la valseuse, elle s'exposait à alourdir le mouvement rythmique de son groupe par la légèreté

même du costume de ses personnages. Ce qui, en effet, donne à la valse son aspect gracieux et voltigeant, c'est le vif mouvement des draperies avec leurs continus tournoiements. La robe est à la valseuse ce qu'est l'aile à l'oiseau. Mais Mademoiselle Claudel a su faire de sages concessions. Elle a drapé ses valseurs. Oh ! bien discrètement !...

Bien frêles sont ces draperies... mais elles suffisent du moins à affirmer le caractère du motif. Cette écharpe légère qui se colle aux flancs de la femme, laissant nu tout le torse gracieusement renversé, comme pour fuir un baiser, se termine en une sorte de traine frissonnante qui donne comme des ailes aux pieds des valseurs.

Le superbe buste de Rodin, que Mademoiselle Claudel exposa l'an dernier au Champ de Mars, et qui lui valut le titre de sociétaire, fut très remarqué, mais je me trompe fort si la Valse n'attire pas encore davantage l'attention du vrai connaisseur vivement surpris par l'apparition de cette œuvre audacieuse et forte.



Quand paraîtront ces lignes, les galeries de la rue de Sèze seront sans doute déjà grandes ouvertes au public impatient d'admirer dans son ensemble l'œuvre si considérable de Meissonier, dont l'exposition aura, nous n'en doutons pas, un retentissant succès. Et ce succès me paraît d'autant plus assuré que cette imposante exhibition de toiles très cotées est faite au profit de trois sociétés de charité également intéressantes : l'Hospitalité de Nuit, les Victimes du Devoir et l'Orphelinat des Arts. Ce sera donc faire à la fois trois bonnes actions que de s'y rendre.

Nous reproduisons ici l'une des œuvres les plus importantes qui figureront à cette exposition : *L'homme à la fenêtre* donné à l'Etat par Meissonier et dont le Musée du Luxembourg a bien voulu autoriser le déplacement.

ARMAND DAYOT.

## Le Palais d'Hiver

### DU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION

Ce sera l'événement de ce printemps que l'inauguration de ce palais dont le public a pu suivre depuis dix-huit mois la construction et qui est aujourd'hui complètement aménagé.

La grande serre a été remaniée et complétée par des serres chaudes qui s'échelonnent sur un de ses côtés comme les chapelles latérales d'une église ; elle se relie au palmarium, vaste promenoir long de cinquante mètres, large de vingt-et-un, haut de quatorze, régulièrement planté de hauts palmiers en pleine terre ; un orchestre, dirigé par M. Louis Pister, y donne chaque jour des concerts.

Lorsqu'on a traversé la grande serre et le palmarium, on accède par une large baie vitrée dans le palais proprement dit, c'est-à-dire dans une immense salle dont nous reproduisons l'une des faces à notre première page : elle mesure quarante mètres de long sur trente de large et vingt-sept d'élévation ; elle peut contenir quatre mille personnes assises et quatre mille debout. Cette salle, garnie de sièges, est entourée de trois étages de galeries dans lesquelles le public peut s'asseoir. Celle du rez-de-chaussée ouvre sur les vestibules d'entrée (face sud), et sur les salles du café-restaurant (face nord) ; celle du premier étage est en communication avec la galerie du palmarium (face est), avec les salles des abonnés et celles réservées pour l'enseignement du dessin (face sud), avec les dépendances du café-restaurant (face nord). Enfin la galerie du second étage donne accès aux salles de cours et à la photographie.

Les parois des galeries du premier et du second étage sont garnies d'armoires vitrées qui renferment les produits utiles de toutes natures que les animaux et les plantes fournissent. Ce musée pratique constitue de véritables leçons de choses.

Au rez-de-chaussée du hall, en face de l'ouverture par laquelle on arrive du palmarium, se trouve une spacieuse estrade destinée aux conférenciers qui, plusieurs fois par semaine, viennent entretenir le public d'acclimatation, de zootechnie, d'histoire naturelle, des applications de la zoologie et de la botanique, d'ethnographie, de voyages, etc., etc. Ces intéressantes conférences, toujours accompagnées de projections à la lumière électrique, présentent aux yeux du public les animaux, les plantes, les objets, les sites dont il est parlé. Cette *lanterne magique* instructive n'est-elle pas le moyen le plus sûr de graver dans la mémoire d'auditeurs souvent peu préparés à ces leçons, les indications fournies par le conférencier ?

Les dimanches et les mercredis l'estrade reçoit un orchestre qui fait entendre les œuvres les plus applaudies des maîtres d'aujourd'hui et aussi des maîtres d'autrefois. Ces concerts méritent bien le nom de *concerts populaires*, car ils attirent un nombreux public.

Un grand orgue de la maison Cavallié-Col permettra des *recitals* et des auditions spéciales semblables à celles qui ont tant de succès en Angleterre et en Amérique.

A l'ouest de la grande salle on trouve un vaste aquarium où des dispositions absolument nouvelles permettent de présenter au public

des êtres marins de grande taille; au-dessus de l'aquarium le public parcourt de spacieuses galeries pour les oiseaux.

En résumé, c'est une attraction de premier ordre en même temps



qu'une œuvre de haute utilité; elle fait grandement honneur à ceux qui en ont conçu l'idée et réalisé l'exécution, aussi bien qu'à ceux qui en ont fourni les moyens financiers.

L.

## Les Livres

Il nous est d'autant plus agréable de constater avec tous, le grand succès remporté par la *Chanoinesse* de M. André Theuriot, que l'auteur compte depuis longtemps déjà parmi les collaborateurs du *Figaro illustré*. Dans son nouvel ouvrage, l'éminent écrivain s'est adonné, cette fois, au genre du roman historique; l'histoire touchante et dramatique qu'il nous conte se déroule au milieu de quelques-uns des plus effroyables épisodes de la Révolution. Les lecteurs assidus de M. André Theuriot retrouveront dans *Chanoinesse* les qualités d'observation fine, et cette délicatesse de sentiment qui ont placé son auteur au premier rang des romanciers de notre époque.

La librairie Ollendorf a mis en vente une série d'ouvrages qui, par des qualités différentes, se recommandent d'eux-mêmes au public.

C'est d'abord *Fin papa*, l'ironique et mordant roman de M. Paul Foucher; c'est l'aventure à la fois comique et cruelle d'un pauvre officier qui n'ayant rencontré que mécomptes et déboires durant sa longue carrière d'honneur et de droiture, en arrive à rêver pour son fils une existence dorée; avec une aveugle tendresse il n'hésite pas à le lancer dans des combinaisons véreuses qui finalement aboutissent au déshonneur de l'enfant et au suicide du père. Le récit est semé d'une quantité de types parisiens pris sur le vif; les situations y sont variées à souhait, et l'intérêt ne languit pas un instant.

Dans *Cher Maître*, M. Edouard Cadol étudie le monde littéraire. Il le fait avec un tel soin, une si minutieuse recherche de la vérité, qu'il est aisé de reconnaître chacun des types qu'il a peints, derrière la transparence de son masque. Nous n'entendons pas dire par là que *Cher Maître* est comme on dit vulgairement un roman à clé, nous constatons seulement que la peinture de M. Cadol est tellement exacte, que malgré soi on pense au modèle.

Ce sont les paysages pittoresques et les mœurs peu connus de l'Ecosse que Mademoiselle Marie-Anne de Bovet se plaît à décrire dans *Terre d'Emeraude*. Tous ceux qui ignorent la verte Erin — et ils sont nombreux, éprouveront un charme pénétrant à la lecture de cette curieuse étude de la grande vie anglaise, sur laquelle plane sans cesse, comme une terrible épée de Damoclès, le problème social irlandais.

Pour clore la brillante nomenclature des nouveautés de la librairie Ollendorf, citons encore le livre d'histoire, de R. Valléry-Radot, *Un coin de Bourgogne*, conçu dans une forme nouvelle, et *Un Ami de la Reine*, de M. Paul Gaulot, qui met en scène le tendre roman de Marie-Antoinette et de M. de Fersen.

A travers le monde, que M. Eugène Bouchet publie chez Havard, est la relation de voyage d'un navigateur à travers l'Amérique méridionale, l'Australie, la Chine, les Indes, le Japon, Madagascar.

Les incidents divers, les aventures multiples qui s'y déroulent tantôt sur mer, tantôt sur terre, y sont narrés avec humour et entrain, tout en conservant son exactitude au récit qui n'est que la reproduction de notes prises au jour le jour.

Tout autre est *Fleur d'Amour*, un roman paru également chez Havard. Nous assistons ici à un drame mondain dans lequel la passion la plus sincère, les sentiments les plus forts de l'amour maternel sont mis en relief, avec l'autorité souriante, la source délicate et la grâce irrésistible de la grande dame qui se dissimule sous le pseudonyme de Gilbert de Clané. Aussi ce livre sera-t-il lu par tous ceux et surtout par toutes celles qui s'intéressent aux questions si troublantes du cœur.

La vie de la grande souveraine Catherine II de Russie est relatée tout au long dans un fort volume publié chez Plon, par M. K. Waleszensky. L'auteur a édifié son œuvre non seulement au moyen de manuscrits, de mémoires et de correspondances particulières mais encore en puisant dans les documents inédits des archives d'Etat; c'est dire avec quelle vérité le livre est traité aussi bien dans sa partie historique que dans celle qui nous initie à la vie privée de l'illustre souveraine.

Signalons chez le même éditeur deux romans. *Madame Rivat*, de M. Henri de Maisonneuve, qui n'est pas sans quelque parenté éloignée avec *Madame Bovary* et *Décue* de Jacques Frehel, qui obtiendra certainement le même succès que *Brette* du même auteur.

Il faut louer sans réserve M. Charpentier de l'excellente idée qu'il a eue de recueillir les œuvres éparses de l'éminent publiciste qui fut J.-J. Weiss. On relira avec plaisir dans ces pages réunies sous le titre de *Combat constitutionnel* le plaidoyer prononcé par l'éminent polémiste pour sa défense dans le procès Baudin, et ses mordantes réponses à Ed. About et à tant d'autres, autant de morceaux qui resteront comme le modèle de la polémique politique.

Un nouveau livre de Gyp est toujours un événement dans le monde qui lit. Le dernier paru, *Tante Joujou*, mérite d'autant plus qu'on s'y arrête qu'il n'emprunte rien à cet amusant persiflage, à ce parisianisme à outrance qui sont la dominante habituelle des ouvrages de Mme de Martel. *Tante Joujou* est au contraire un livre sérieux, touchant, qui vous laisse le cœur gros en vous dévoilant les chagrins et les amertumes qui se cachent trop souvent sous les rires. La librairie Calman-Lévy tient là un succès assuré et comme un bonheur ne va jamais seul, ce premier succès se double d'un second remporté par M. E. Cadol avec *Madame Gervais*. L'esprit, la gaieté, l'émotion douce sont aujourd'hui des qualités assez rares en littérature pour qu'il soit bon de les signaler quand on les rencontre.

*Les Aventures de la princesse Soundani* (Lemerre, éditeur), par notre collaboratrice Mary Summer est un roman, bouddhiste qui emprunte à certaines tendances modernes un regain d'actualité piquante. N'essaie-t-on pas aujourd'hui de ressusciter les doctrines qui avaient cours deux cent quarante ans avant l'ère chrétienne?

Ajoutons que Mary Summer avait près d'elle un guide sûr dans cette œuvre difficile où la poésie, l'histoire, la morale et la fiction romanesque sont mêlés avec un art délicat. Ce guide n'est autre que son mari, M. Foucault, professeur de sanscrit au Collège de France.

Qu'on ne redoute pas de s'ennuyer en le lisant; c'est surtout un récit qui met en lumière cette Inde féérique si étrange et si raffinée, un conte des mille et une nuits modernisé par une Parisienne du XIX<sup>e</sup> siècle.

R. M.

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

JANVIER-AVRIL 1893

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales et hivernales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Des billets d'aller et retour de famille, de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau d'Orléans, avec faculté d'arrêt à tous les points du parcours désignés par le voyageur, pour les stations hivernales et thermales du réseau du Midi, et notamment pour Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc., avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 500 kilomètres :

Pour une famille de 2 personnes, 20 %; 3 personnes, 25 %; 4 personnes, 30 %; 5 personnes, 35 %; 6 personnes ou plus, 40 %.

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée. La durée de validité des billets de famille peut être prolongée une ou deux fois de 30 jours, moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à 10 % du prix du billet de famille.

AVIS. — La demande de ces billets doit être faite quatre jours au moins avant le jour du départ.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.

L. LHERMITTE



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright by Roussot, Valadon & Cie, 1892.

GARDEUSE D'OIES

Ayuntamiento de Madrid





### Texte & Dessins par Mars



carnaval de Nice! Chaque année le ramène, et chaque année semble en rajeunir la vogue!

L'institution, dans son caractère officiel, ne remonte point au déluge, tant s'en faut; et cependant il n'est plus guère possible de se figurer *Nizza-la-Bella* — comme on dit à Londres — privée de ce coup de baguette magique qui la transforme, quand vient février, en une sorte de pimpant théâtre, où se donne librement carrière le goût méridional du décor et de la parade, après le traditionnel « lâchez tout » du plaisir et de la folie!

Nice sans son carnaval, ce ne serait plus Nice! Le soleil aurait beau dorer de ses rayons les plus aimables le coin de terre privilégié; en vain le ciel et la mer lutteraient-ils d'intensité dans les caressantes gammes de l'azur, l'oranger et le citronnier embaumeraient-ils de leurs effluves la plus parfumée des atmosphères: sans son carnaval, Nice ne serait plus Nice!

Tout comme n'importe quelle foule, le public d'élite qui passe ses hivers « dans le midi » demande, qu'il l'avoue ou non, à être amusé! Pour lui, point de grelots, point de fête: positivement, sans la coutumière mascarade, il y aurait un trou!

Saluons donc le carnaval de Nice, et ne lui marchandons point les compliments dont on est toujours prodigue à l'égard des têtes couronnées...

Car le joyeux drille s'est tranquillement bombardé majesté, s'il vous plaît: c'est sous le nom de Carnaval XXI qu'il a fait cette année, le jeudi 2 février, à 8 h. 1/2 du soir, sa glorieuse entrée dans sa bonne et loyale cité de la baie des Anges.

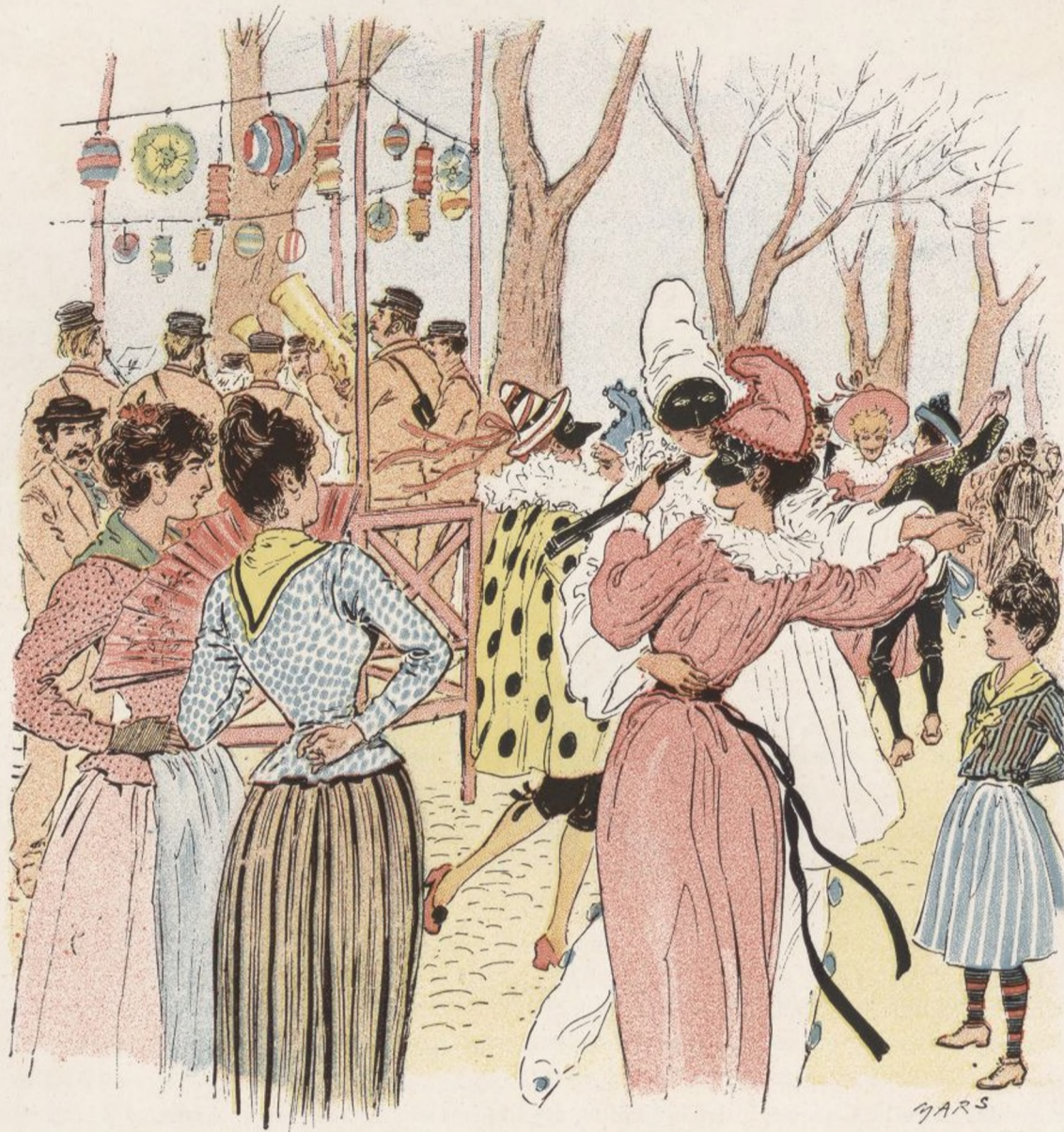
L'arrivée à Nice, à la veille des folles journées, produit, selon

les individus, des impressions fort diverses. Avouons-le, l'artiste épris de la *Riviera*, de ses flots bleus, de son ciel pur et des idéales dentelures de la côte capricieuse, éprouve je ne sais quel malaise à revoir tout cela — le coin rêvé, le tableau chéri — masqué par l'étalage déconcertant des tentures multicolores, cruellement tapageuses, qui constituent le cadre obligé de tout carnaval qui se respecte! Il en est « tué », le pauvre artiste, « ça la lui coupe! » Pour un peu, il fuirait vers les recoins exquis de l'Esterel, de Saint-Jean ou de la Turbie! Les drapeaux de tous genres, les balcons enguirlandés, les tribunes pavoisées, les façades aux mille couleurs, — bien que décorées pour la plupart avec un



goût réel, — lui font l'effet d'un abominable cauchemar, d'un guet-apens inéluctable — où sombreraient, s'il n'y résistait avec énergie, sa foi dans les enchantements de la nature et sa modeste notion du beau éternel!

Pour le bourgeois, il n'en est pas ainsi. Et qui sait si le bourgeois a bien tort! Il ne prend point les choses au tragique, lui! Que lui importe que la « Reine des fleurs » ait revêtu une toilette d'emprunt, banale, terre-à-terre si vous voulez, — puisque c'est



pour se mieux égaudir, pour oublier, en des heures de joie factice, les heures mélancoliques que l'on secoue trop malaisément, même au milieu des roses !

Le bourgeoisse pâme donc, dès le tournant de l'avenue de la Gare.

Et le mondain fait chorus, car derrière ce décor suggestif il entrevoit un cortège de bonnes fortunes et de moments agréables de nature à émoustiller le plus blasé des fêtards !

Pour simplifier, nous supposons tous les visiteurs logés et bien logés, sans aucune de ces déconvenues qui refroidissent les plus ardents, en pareille circonstance — et pan, pan, pan ! place à messire Carnaval !

*To pluie or not to pluie !* C'est la préoccupation dominante du moment. Dame, des oripeaux trempés, cela n'a rien de drôle, et quant aux étrangers, un soupçon de nuage leur met la mort dans l'âme, une seule goutte les fait frémir ! Point de « bon public » dans ces conditions : aussi le parfait « Nizzard »

passé-t-il de longues heures à tâcher d'attendrir le baromètre !

Nous admettrons donc que ce grand arbitre des réjouissances marque beau-fixe, et que par conséquent le programme des fêtes sera exécuté à la lettre. Que nous promet-il ? Du nanan, vous l'allez voir !

Des « défilés de toutes les mascarades », avec jet de « confetti parisiens en papier » ; un « grand bal-promenade » ; un corso aux flambeaux, avec « tous les chars, analcades et mascarades tenus de paraître illuminés » ; de grands *corsi* de gala et batailles de fleurs ; de grands *veglioni* au théâtre de l'Opéra ; de grands *corsi* carnavalesques avec batailles de confetti niçois et de fleurs ; une « grande redoute rouge et jaune » au Casino municipal ; des distributions solennelles de bannières, illuminations générales, « grand et féerique feu d'artifice » et grande retraite aux flambeaux ; le tout terminé par le trépas de Carnaval XXI, brûlé en effigie à la lueur des flammes de bengale et aux applaudissements d'une foule en délire. Et cela se déroule durant douze à treize jours ! Et les enragés ne veulent pas en perdre une bouchée !

Après sa joyeuse entrée, Sa Majesté le roi Carnaval, dont le physique et les atours varient d'une année à l'autre, va s'installer en grande pompe sous un brillant vélum, au beau milieu de la place Masséna. « C'est là que chaque jour » une foule idolâtre viendra lui présenter ses hommages.

Le coup d'œil de la place, tout encadrée de tribunes pavoisées et de guirlandes destinées aux illuminations, peut être considéré comme un gracieux modèle du genre. Mais quand, par hasard, la pluie s'en mêle, oh la la ! le gigantesque sire, grelottant sous



Ayuntamiento de Madrid



son bal-  
daquin mouillé,  
fait vraiment piteuse  
figure : pas un passant, alors,  
qui ne se félicite *in petto*, sous son  
modeste pépin, de n'être qu'un simple électeur!

La première grande journée, — celle du dimanche  
précédant le dimanche gras, — voit le défilé général des  
mascarades concurrentes, et comme il est interdit, ce jour-là,  
de jeter des confetti, afin de ne  
point enlever leur fraîcheur aux  
décors et aux costumes, c'est bien  
alors qu'il faut passer les chars,  
analcades et masques isolés en re-  
vue, si l'on veut se rendre compte  
des trouvailles souvent ingénieuses  
qui font l'orgueil des Niçois. Leur  
esprit inventif n'a pas de bornes,  
encore que de médiocres calembours  
fassent le fond de certaines  
« mascarades ». Mais l'ensemble  
est curieux, intéressant. L'on a af-  
faire à des convaincus, c'est clair :  
la presse locale, après le mardi-gras,  
regorge de plaintes et de réclama-  
tions qui témoignent du louable  
acharnement avec lequel chaque  
groupe ou société dispute aux autres  
— et se décerne — les premiers prix!

A tous les carrefours, des corps  
de musique entraînent masques et  
spectateurs indigènes en une sauterie générale  
pleine d'abandon et de gaieté.

Le peuple *nizzard* a le carnaval dans le sang.  
Il y déploie une vivacité d'esprit, une humeur  
joyeuse, un entrain de bon aloi, que l'on cher-  
cherait vainement ailleurs, à semblable degré.

Rien n'est plus amusant que de prêter l'oreille à ses lazzi, ou  
d'assister aux prises de bec divertissantes, et parfaitement cour-  
toises, qu'ont entre eux le soir, au café, les consommateurs et  
les dominos qui entrent et sortent, sans discontinuer. L'on se  
prend à aimer cette foule qui ignore le *voyou*.

Mais où l'originalité locale triomphe, c'est aux *veglioni* de  
l'Opéra. Rien de plus vertigineusement gai! Il y a là un cou-  
rant irrésistible. Les indigènes donnent le branle, sans aucun  
effort, l'étranger subit la poussée, s'élance dans le tourbillon, et  
allez donc! la folie est générale! Ah! ils s'en donnent, je vous en  
réponds, tous ces danseurs *payants*!

Le costume est facultatif au *veglione* : l'habit noir, comme à  
Paris, sert de repoussoir aux caprices de la fantaisie. Mais à la  
Redoute bicolore du Casino, il faut expressément se déguiser. Et

chaque année le comité des  
fêtes décrète de nouvelles  
couleurs. L'on a vu des re-  
doutes « blanche et rouge »,  
« mauve et blanche », « rou-  
ge et bleue », que sais-je!

Cette fois, les couleurs prescrites sont le rouge et le jaune. L'as-  
semblage — flatteur pour la colonie espagnole — est peut-être  
un peu dur; mais l'ingéniosité d'une jolie femme et le dandysme  
d'un clubman enfantent des prodiges : la redoute jaune et rouge  
du 12 février n'a pas fait trop regretter les délicieuses symphonies  
de tons de la combinaison « mauve et blanche ».

Que diriez-vous, messieurs du comité, d'un bal blanc et noir,  
toutes les femmes en noir, tous les hommes en blanc? Rehaus-  
sée d'une abondante décoration de fleurs, la fête  
présenterait certainement un coup d'œil inoublia-  
ble.

Les batailles de fleurs ont lieu sur la fameuse  
promenade des Anglais, où se dressent — hélas!  
— des tribunes permanentes. Il faut avoir vu les  
batailles de Nice pour se faire une idée de l'entrain  
qu'apportent de galants cavaliers à cares-  
ser les dames — avec des violettes ou des  
roses! Pif paf! c'est un bombardement  
continu, des tribunes aux voitures, et des voi-  
tures aux balcons. Tant pis si attaques et ripos-  
tes s'échangent parfois entre ladies d'un côté  
du monde et femmes de l'autre côté : à Nice,  
sur terrain neutre, l'on n'y regarde pas de  
si près. En avant donc, tête baissée, et gare les  
coups!

Au plus fort de la mêlée, on aperçoit sou-  
vent quelque gentil « alpin » ou un pompier  
de garde qui ramasse pour sa belle un bou-  
quet piétiné. Il souffle sur les fleurs, pour en  
chasser la poussière, et les fiche coquettement  
dans le canon de son lebel.

Certaines voitures sont décorées avec un goût et un luxe  
inouïs. L'inévitable famille anglaise est là, déployant ses appé-  
tissantes « girls » aux joues vivantes, au profil exquisément  
dédaigneux, hardiment perchées sur un break ou un mail correc-  
tement attelé. Tous les bras se tendraient, si la maman lançait au  
balcon du cercle quelque-une de ces jolies fleurs insulaires!



Mais quelle est cette estrade si colorée, si vivante, qui attire tous les regards? On s'y agite, on s'y trémousse comme une volée de jolis oiseaux en cage! C'est, par excellence, la tribune des mioches. Sont-ils gentils, et pimponnés, et drôles, les petits enragés! En jettent-ils, des fleurs à tort et à travers, dans le tas, et allez donc, pour le plaisir de se démener, de taper et de recevoir des coups! Et les voitures s'arrêtent à la file, toutes, et les corbeilles se vident sur la tête des adorables petits guerriers, dont les mamans savourent le triomphe, Ah! Vivent les enfants, mesdames, aujourd'hui et toujours!

Le défilé continue. Voici le char des marins, représentant un bateau de fleurs: on l'applaudit à outrance, c'est justice. Plus loin, un « œuf cassé en violettes » d'où éclot une jolie femme, fêtée comme vous pensez par les bombardiers des tribunes. L'habituelle et toujours jolie « voiture couverte de mimosas enrubannés »; un équipage représentant des papillons en fleurs; Mademoiselle Une Telle abritée sous un dôme de lilas blancs; la princesse de Ci et la comtesse de La perdues dans un nid de violettes de Parme et d'anémones aux mille couleurs; le vicomte de Saint-Skevouvoudrez, l'arbitre de toutes les élégances, décochant d'une main sûre, à droite et à gauche, des flèches parfumées qui transpercent les cœurs...

Sous le soleil caressant de ce ciel d'azur, il se dégage de l'aimable lutte je ne sais quelle atmosphère d'insouciance, de joie de vivre, dont tout le monde subit le charme: il semble n'y avoir plus ici-bas que des gens parfaitement heureux!

Et le carnaval poursuit son œuvre, au milieu des lazzi et des rires. Et les batailles de confetti viennent provoquer un redoublement de *furia* parmi cette foule hétéroclite, amalgame d'indigènes convaincus, de rastaquouères épateurs, de viveurs sceptiques et de prud'hommes en goguette, tous d'accord sur la nécessité de s'amuser quand même.

Il y a deux journées de bataille. Tant pis pour ceux que cela gêne: qu'ils restent chez eux, car aussitôt le signal donné par le canon du mont du Château, il ne fait pas bon s'aventurer par les rues de Nice sans une armure complète de combattant résolu. Les petites boules de plâtre vous cingleraient le visage, sans pitié, vous auriez les yeux bien malades et le reste en compote! Donc, un double treillage en guise de casque, faisant le tour de la tête, ou le masque ajouré simple, avec le capuchon du domino bien assujéti sur le crâne, de façon à ne point donner prise à l'indiscrétion de ces scélérats de *confetti*.

De plus, un sac de toile enrubanné suspendu en sautoir, pour y caser les munitions et une pèle en fer blanc, appelée *sansuola*, pour mieux faire son Roland au fort de la mêlée: tel est l'accoutrement à peu près général. Mais bien des élégantes refuseraient de perdre à ce point leurs droits à la grâce captivante, et certains

balcons ou terrasses de la rue Saint-François-de-Paule encadrent des groupes de petits costumes composés à ravir.

Comme toujours, les messieurs font assaut de vigueur, sous l'œil attentif des ladies. On en voit



de bien drôles, gras, boursoufflés, poussifs, mais se démenant comme des nerveux maigres, et s'arrêtant pour s'éponger en soufflant comme des phoques!

Fort amusant aussi, le gros monsieur qui « fait cela » par ordre du médecin, ou qui en a tout l'air. Celui-là est féroce! Armé d'une vraie bêche, il fait pleuvoir des baquets de « bonbons » — comme disent les Niçois — sur la tête des passants, et tout fier de ce métier de terrassier, vanné, anéanti mais content, il répète avec orgueil, après sa dernière pelletée, qu'il vient de jeter deux mille trois cents kilos de confetti, — le gaillard!

Et la fatigue générale vient, et l'éreintement suit la fatigue, et l'insomnie achève ces victimes du plaisir. Et le mercredi des cendres voit tous ces fêtards d'occasion s'abimer chez le bon apothicaire, pour verser sur leur lugubre énervement quelque quinquina réparateur!

MARS.





# LE MAIRE

PAR GEORGES BEAUME

On disait que M. Bertrand ne voulait plus être maire. Tout le village de Nézignan-l'Évêque était en émoi. Jamais on n'aurait cru cette calamité possible. On s'était préservé du phylloxera. Mais, à présent que M. Bertrand ne voulait plus être maire, il semblait que les luzernes ne pousseraient plus, que les vignes et les olivettes étaient en péril, qu'il n'y aurait plus d'oiseaux dans les garrigues, où l'on va, sous prétexte de chasse, passer des journées de paresse et de ripaille sur l'herbe, au bord des sources.

Depuis des générations, les Bertrand dirigeaient le pays. Laborieux et probes, et ne détestant pas les fêtes, le bruit des bals et des baraques foraines, ils administraient la commune ainsi qu'une ferme, pour l'honneur, avec des charges parfois coûteuses. Ils la rendaient avenante et jolie, comme une demoiselle. Leur fortune garantissait sa prospérité. Leur bien-être parfait était l'image flatteuse dans laquelle les paysans se miraient avec plaisir. On ne les discutait point. Ils étaient rois. D'abord, ils ne prétaient pas d'argent. Ils secouraient les nécessiteux, en les employant sur leurs terres. Le village vivait en dehors du monde, dans ce coin du Languedoc, entre la rivière et la montagne, près de la mer. C'était une oasis de calme et de simplicité. Nézignan-l'Évêque était sûr, grâce à M. Bertrand, d'être préservé des maladies électorales qui déciment les communes voisines.

On soupçonnait Madame Bertrand, familièrement appelée Rosalie, de travailler contre le village. Il fallait l'excuser. Elle tenait à son foyer, à la santé de son mari, surtout au bonheur de son enfant.

Chaque soir, à la maison, quand M. le Maire, qui s'occupait le matin des intérêts de la commune, revenait des champs, c'était le même reproche, la même question : Eh bien, qu'as-tu décidé ?... Est-ce que tu continueras à négliger tes affaires pour celles du public ?...

M. Bertrand s'asseyait en soupirant, frappait sur les dalles de la cuisine ses gros souliers trempés de labours, s'essuyait le front avec son mouchoir à carreaux rouges et répondait : Nous verrons... Nous verrons !...

« Ah ! mon pauvre Bertrand ! »

Grande et rougeaude, d'un énorme embonpoint qui lui donnait un air de majesté, elle mettait le couvert en un tour de main et versait la soupe. Ensuite, elle appelait son fils, l'asseyait à table,

surveillait que rien ne lui manquât, qu'il eût sa serviette bien attachée au cou, de peur des taches. M. Bertrand, très ému, en épiait son fils, prenait les assiettes l'une après l'autre et les remplissait.

Depuis un an, la joie était partie de la maison, comme les hirondelles qui ne reviennent plus au toit hospitalier.

Noël leur était né un peu tard. Ils avaient mis en lui le meilleur de leur orgueil. Tout jeune, il était allé dans un lycée. Avec sa nature de paysan acharné à l'ouvrage, il avait eu la passion d'apprendre, de même que, demeuré au village, entre les cailloux de sa montagne et les roseaux de sa plaine, il aurait eu la passion de labourer les glèbes. Il avait arraché la science des livres, chaque jour, en suant, avec l'opiniâtreté du tâcheron, avec aussi l'amour-propre d'utiliser les sacrifices d'argent que les siens s'imposaient. Il s'était épuisé. Déjà, les joues ridées, il avait une inertie de vieillesse, un goût de sommeil. Les choses s'écoulaient autour de lui, indifférentes. Il vivait dans l'innocence des enfants, souriait parfois, d'un visage ingénu, dans le silence des murs, ou au soleil des campagnes, tandis que peut-être une jolie vision, un rêve, éclairait son esprit.

Sa mère l'avait conduit dans les Pyrénées, à des stations thermales, et même à des pèlerinages. M. Bertrand avait consulté les plus célèbres médecins de Montpellier. Jusqu'à présent, rien n'avait fait. Noël était sans vigueur. Son intelligence ne voulait pas éclore de nouveau. Cependant, il conservait intacte son âme, aimait jalousement son foyer. Il aimait les champs et les cieux, leur paix auguste, et la mélancolie des soirs, devant lesquels il s'extasiait, les mains jointes, avec une émotion de prière, comme à l'église. Il avait aussi le sens de l'argent, des choses propres et ordonnées. Mais au delà de son horizon, le monde n'était plus. La nature le maintenait dans une pénombre, où il était heureux, où il souriait seulement aux voix de mystère qui traversaient le silence épais de son front.

Malgré tout, sa mère espérait le sauver, le voir beau et fort, pareil aux garçons de son âge, qui étaient presque tous mariés. Elle espérait le voir parmi eux, aux champs, dans le village, contribuant à la gaieté du pays, et le premier de tous, le fils de M. le Maire, entouré de respect et d'adulation. Certes, alors, elle accepterait avec empressement que M. Bertrand continuât à régner. Plus tard, c'est Noël qui serait maire de Nézignan-l'Évêque !

M. Bertrand n'osait trop parler, de crainte d'offenser son épouse. Lui, ne croyait pas à la guérison. Ce serait un sacrifice inutile d'abandonner la mairie. Bien qu'il fût modeste, quand il envisageait la possibilité de déposer l'écharpe, il souffrait dans sa vanité, autant que si des voisins lui eussent acheté la moitié de ses vignes; il lui semblait déchoir dans l'estime des autres et dans la sienne propre. La mairie était, pour lui, un fief. D'ailleurs, il avait contracté des habitudes: il se rendait à la mairie, tous les matins; visitait l'école et l'église, une fois par semaine; recevait, de temps à autre, le percepteur ou l'agent-voyer; intervenait chaque jour dans les querelles de famille, répandait sans lassitude la justice et la bonté. Il commandait en maître, en chef de famille. Il se voyait au-dessus du curé, tout près du bon Dieu. Sa vie était belle. Comment la changer?

Partout, le bruit de sa retraite prenait de la consistance, inquiétait le pays. Qui remplacerait M. Bertrand? Qui aurait ce courage? On n'imaginait pas d'homme aussi riche et aussi dévoué. A mesure que les élections approchaient, la perplexité se faisait plus vive.

Le plus embarrassé, sans contredit, c'était M. Bertrand. Il traversait le village aussi peu que possible, pour éviter les indiscretions.

« Hé bé, M. Bertrand, comment va Noël? lui demandait-on sur le seuil des portes. — Pas plus mal... Mais ça pourrait aller mieux!

— Dites, M. Bertrand, est-ce vrai que vous ne voulez plus rester à la mairie? »

Les hommes l'entouraient avec effusion. Les femmes s'avançaient, attentives et apitoyées. Lui, tremblant un peu, baissait la tête et répliquait: « Nous verrons... Nous verrons!...

— Vous auriez tort, M. Bertrand. »

Les femmes, tout en caressant leurs petits qui, accrochés à leurs jupes, observaient M. le Maire, ajoutaient avec tendresse: « Croyez-nous, allez, Noël guérira! »

Alors, il toussait bruyamment, dans le creux de ses mains, faisait de grands gestes et s'éloignait vers la maison.

Sa femme, empressée à le soigner, lui apportait ses pantoufles et la vieille veste de drap sans boutons, qu'il trainait dans tous les coins, à la cave et à l'écurie. Il coupait du bois, roulait des tonneaux, surveillait la litière de son gros cheval, donnait un coup de main au domestique pour ranger les charrettes. Noël quelquefois l'accompagnait, lui aidait. C'était, alors, une joie profonde pour M. Bertrand, qui s'imaginait, lui aussi, en le voyant travailler comme les autres, que Noël guérirait.

Mais Noël, brusquement, tomba malade. Ce fut une crise de langueur, de défaillance étrange. Il refusa de descendre de sa chambre. Le jour même l'importunait, et sa mère dut lui acheter de lourds rideaux, qu'il tirait devant la fenêtre, pour ne plus penser qu'à la nuit. Il était plus malheureux que les pauvres, qu'il voyait travailler dans les libres campagnes, et se promener autour du village avec les femmes, en riant.

Sa mère ne cessait de pleurer, irritée par les sornioiseries de M. Bertrand, qui songeait beaucoup plus à l'élection qu'à leur héritier. Noël répondait à peine aux questions de sa mère. Il était pâle comme un lis: à la rose clarté des bougies qui brûlaient dans la petite chambre close, il rêvait du matin au soir, étendu dans un grand fauteuil de paille, les mains fines et nerveuses, les yeux fixes, ardents d'une lumière qui faisait peur. A quoi donc rêvait Noël, qui avait la pensée si frêle? Comme la glèbe au printemps, son être éprouvait la révélation de l'amour éternel. Le désir germait en lui; et aussi montait la vision des couples fiancés, des mariages à l'église et autour des tables de famille. Mais c'était sans paroles, pur comme l'eau des torrents, à peine sensuel, dans un besoin du cœur. Noël ne savait pas, ne pouvait pas vouloir la réalisation du désir où il se baignait.

Un soir, il fondit en larmes, à l'heure où les paysans quittent les cultures, où les cieux frissonnent d'agonie. Il se lamentait comme s'il eût perdu des trésors à jamais. Sa mère accourut, et pour la centième fois, elle lui proposa de quitter le pays, une quinzaine.

« Tu ne peux pas vivre toujours enfermé!... Viens, nous irons dans les montagnes, tu verras, le changement d'air te fera du bien!

— Oui, allons-nous en! »

Il pressait avec fièvre les mains de sa mère, et se réfugiait contre son sein.

Le lendemain, ils partirent en toute hâte pour les Cévennes, à

six heures de chemin en voiture. M. Bertrand tolérerait tout, disant que si ça ne faisait pas du bien, ça ne pouvait pas faire du mal. D'ailleurs, pendant ces quinze jours, il serait à l'aise pour préparer son élection.

Dans un petit village isolé en pleines Cévennes, Noël trouva une nature nouvelle, expansive, dont il semblait qu'on entendit, dans le silence, battre le cœur robuste. C'étaient des rochers brillants de mousse, de gras pâturages, des ravins d'où s'échappait la fumée des charbonniers, des bois profonds et harmonieux.

Noël passait ses jours couché dans l'herbe, au bord d'une source. Des femmes venaient remplir leurs cruches. Il les contemplait comme des rêves, et cela le faisait sourire de penser à elles. Sa mère l'accompagnait quelquefois. Elle était heureuse. Il lui parlait des femmes qui venaient à la source, devant lui, si simples, sans honte, les jambes nues, pures et fortes comme des bêtes. Les derniers jours, il se mit à rougir. C'est qu'il découvrit le sens de sa jeunesse, le frisson de vivre. Il connut enfin la sensualité, mais avec une âme charmante et légère. Il se sentit aimer son pays de plaine, et réclama d'y retourner.

Dès son arrivée au village, il voulut s'en aller avec son père dans les champs. Puis, on le vit, seul, commander aux ouvriers. Son père riait de plaisir, et plaisantait sa Rosalie.

Mais Noël continuait à préférer la solitude, à demeurer à l'écart, ainsi que dans les montagnes, et il baissait les yeux devant les femmes. Le courage ne lui venait pas de parler aux hommes de son âge, d'échanger un sentiment. Peut-être ce sentiment, ce désir d'amour, dont il éprouvait tant de volupté en lui-même, peut-être l'ignorait-il encore, comme l'arbre si rayonnant de fruits et de feuillages, ignore les racines noires et crochues qui s'enfoncent dans les terres.

Suivant l'usage, à cette époque de l'année, une couturière du village réparait le linge de la maison, les habits, les sacs des olives et des amandes. Cette année, c'était une des filles du chancre, une jolie petite brune, qui bavardait et riait au moindre propos. Elle occupait, sous la fenêtre, deux chaises, sur l'une desquelles, la plus basse, elle était assise, tandis qu'elle appuyait ses pieds aux barreaux de l'autre. A cause d'elle, la maison s'animait de jeunesse. Noël prit bientôt l'habitude de la voir. Il ne lui dit rien, les premiers jours, mais peu à peu se rapprocha, en l'admirant. Clotilde lui parlait de sa santé et de ses études. Elle lui confessa le bonheur qu'elle aurait de manier de l'argent, de commander à des ouvriers, de posséder des champs et des bêtes, et le félicita d'être riche.

Noël s'enorgueillit un peu. Il commença de parler à la jeune fille, de répondre avec des mots courts et timides, avec des gestes. Il la questionna sur son ouvrage, étonné de la voir si habile, de la voir remuer si prestement les aiguilles, sans se piquer les doigts. On eût dit qu'elle le courtisait. Pourtant, elle venait chez les riches sans arrière-pensée, seulement radieuse de ces quelques semaines de bonne table et de bon foyer. Madame Bertrand les considérait avec plaisir, se faisait discrète, comme devant des oiseaux, pour ne pas les empêcher de chanter. Elle les laissait seuls, dans leur inti-



mité pure et joyeuse. Et c'est elle sans doute qui avait une arrière-pensée. Quelle gloire pour la jeune couturière si elle devenait jamais la belle-fille de M. le Maire, la dame riche du pays ! Et dans son cœur jaloux, Madame Bertrand croyait que son fils était un parti enviable. Noël ne quittait plus la cuisine. La rivière, le coteau, les chemins abrités de feuillées, il oubliait tout. Le petit coin, sous la fenêtre, où se tenait Clotilde, devint son paradis. Il se complut à écouter une parole humaine, et la vanité lui vint de sa fortune. Clotilde se laissait approcher. Il n'avait plus de timidité, mais une pudeur exquise. Il touchait la robe de Clotilde, comme par mégarde ; il lui souriait près des yeux, apprenant ainsi les ruses et les mensonges. Le matin, il se levait de très bonne heure. Le soir, quand Clotilde s'en allait, il l'accompagnait dans la rue, et souffrait de la nuit qui couvrait le village.

Un brusque changement se fit dans la maison. M. Bertrand s'émerveillait de la bonne humeur de Noël, de l'essor de son esprit et de sa parole, de son penchant à la rêverie, quand Clotilde n'était plus là. Un jour, M. Bertrand prétendit qu'on pouvait bien garder l'écharpe, puisque le bonheur revenait de lui-même. Mais sa femme s'y opposa.

« Non ! dit-elle. Il faut que tu résignes tes fonctions, pour te consacrer à notre enfant... C'est le moment moins que jamais de nous quitter !... »

— Tu vois bien que je ne suis pour rien dans le contentement de Noël... C'est cette petite !...

— Oui, je le vois !... Parbleu ! J'ai même l'intention de chercher de l'ouvrage, pour prolonger son séjour ici !

— Crois-tu que Clotilde écoute Noël pour nos beaux yeux !... Non, va ! Il lui serait agréable d'être la belle-fille de M. le Maire !...

— Et notre argent ? »

M. Bertrand haussait les épaules et s'éloignait. Il avait trop de souci, pour penser à l'argent.

La veille de l'élection, personne ne connaissait la décision de M. le Maire. Accepterait-il de nouveau l'écharpe ? Lui-même n'en savait rien. Clotilde voulut savoir. Elle questionna Noël, à voix basse. Celui-ci la regarda longuement, sans comprendre, fermé à toute ambition terrestre, tellement habitué à voir son père occuper la mairie que, pour lui, il n'y avait pas plus de doute sur cette propriété que sur celle de leurs vignes. Mais Clotilde, intriguée davantage, soupçonnant qu'il respectait peut-être un secret de famille, réitéra sa question. Alors, Noël lui saisit les mains, et vite, dans une hâte de faute, les baisa. Elle se mit à rire bien fort, et lui dit de ne plus recommencer.

Le lendemain, M. Bertrand mit son vêtement noir, comme pour un enterrement, sa veste courte, son ample pantalon, son feutre gris, ses souliers cirés. Il prit sa canne de noyer et passa d'abord à la mairie donner des ordres. Sa femme et son fils se rendirent seuls à l'église, où il arriva un peu en retard. Mais on l'attendait. Dès qu'il fut installé au banc des marguilliers, à la première stalle, on entama l'office.

L'élection eut lieu, sans rien modifier aux antiques coutumes. Après la messe, tous les paysans, graves, n'échangeant d'impression qu'à propos de leurs terres, se réunirent en dehors du village, sur une aire blanche où l'on battait la moisson, en juin.

Il faisait un jour d'or. Nézignan-l'Evêque, bâti sur un promontoire, dominait la plaine, la grande route bleue, cachée çà et là par les mamelons, et la rivière qui brillait comme un poisson au soleil, entre les arbres. Des clochers de bourgades pointaient au loin, parmi les collines. Le silence planait. Les brises apportaient le parfum du printemps, la gaieté des dimanches. Le cimetière, avec ses petits murs dévorés par le temps, sa porte de fer, que décoraient des buissons d'aubépines et des lilas sauvages, ses arbres pleins d'oiseaux, reposait familièrement contre des masures. Près de la porte, s'élevait un énorme chêne ; et sous son

toit de branches, il y avait des blocs de pierre répandus, où les vieillards passaient leurs derniers jours, où, le soir, les filles se retrouvaient avec leurs galants et leurs mères.

Le ciel était riant comme un jardin. Sur l'aire blanche, les hommes se promenaient par groupes, les poings dans les poches. Enfin, M. Bertrand apparut, d'une main boutonnant sa veste, de l'autre agitant sa canne. Par intervalles, il secouait sa grosse tête, vers les paysans, avec l'air de les compter, comme il eût fait de ses moutons. Ils s'empressèrent au-devant de lui, en une rumeur de troupeau, et l'accompagnèrent jusqu' sous le chêne. M. Bertrand accrocha sa canne de noyer à un clou planté dans une fourche de l'arbre par les lessiveuses qui tendent des ficelles pour leur

linge ; et il se dressa, parut plus grand et plus digne. Il claqua des mains. Toute l'assistance se rangea alentour, avec respect, tandis que les branches se déployaient, murmuraient très doux. Des oiseaux pépiaient dans les arbres du cimetière. Des souffles frais, en un rythme de vagues, ondulaient. Les campagnons s'épanouissaient, au repos, avec leurs sentiers blonds, leurs maisonnettes éparpillées. Le silence était profond. La rivière respirait là-bas, vers la mer.

M. Bertrand claqua de nouveau dans ses mains. Les hommes levèrent le front, avides, se serrèrent les uns contre les autres, comme si M. le Maire allait leur jeter la pâtée.

« Nous avons, dit-il, le conseil municipal à nommer !

— Oui ! Oui !... »

M. Bertrand, aujourd'hui, avait un peu de tristesse dans la voix. On eût dit qu'il venait de sangloter.

« Que ceux qui veulent voter pour moi et mes conseillers aillent de ce côté !... Les autres iront à la porte du cimetière !... »

Il fit un geste à droite, puis un geste à gauche. Les paysans, d'une bousculade, se rangèrent à droite. A gauche, on compta cinq adversaires. C'étaient des fainéants, des étrangers.

« C'est bien ! » prononça M. Bertrand.

Et décrochant sa canne, il descendit du tas de pierres, vers les hommes. Ils l'acclamèrent, le conduisirent au village, avec des cris de triomphe, qui bientôt, grâce aux enfants et aux femmes, se propagèrent par les rues. Sur la place où resplendissait, blanche, la maison du maire, les rumeurs redoublèrent, et Madame Bertrand s'avança sur sa porte, inquiète, dévisageant ces rustres qui, sans le savoir, compromettaient peut-être la guérison de son enfant.

Elle allait parler. Mais ils s'élancèrent, en l'acclamant aussi, et envahirent la maison. Ils vociféraient comme des pillards, agitaient les meubles et dansaient, ils auraient fait danser les murs. Madame Bertrand ne put réprimer son orgueil. Elle oublia un moment sa rancune. On la vit sourire. Et tous ensemble, avec enthousiasme, crièrent : « Vive Madame Bertrand !... »

Noël, qui descendait de sa chambre, se mit à crier, à danser, avec la bande. Les paysans l'amenèrent au café. Sa mère le regarda partir, du seuil, les yeux mouillés de larmes. Noël était heureux, chantait autant que les autres, son chapeau sur l'oreille.

M. Bertrand, délivré, rentra chez lui. Sa femme le gronda aussitôt. Mais il sentit qu'elle lui pardonnait un peu.

« Alors, c'est fait ? dit-elle. Tu ne m'as pas écouté ?

— Qu'est-ce que tu m'avais recommandé ?

— Comment !... Tu ne te souviens plus !... Tu te moques de moi !...

— Oh !... Pas du tout, Rosalie !

— Laisse-moi !... Je n'ai pas besoin de tes caresses !... Je t'avais recommandé d'être prudent, de ne pas accepter tout de suite les fonctions de maire !

— Je n'ai pas accepté... définitivement ! Ainsi, j'ai toujours le temps de me démettre.

— Toi ?... Nous savons que tu ne te démettras jamais !

— Que veux-tu que j'y fasse, Rosalie, si tout le monde nous aime ?



— Avec toi, répliqua-t-elle, il n'y a pas moyen de discuter ! »  
 Madame Bertrand s'écarta, résolue à ne plus répondre. Elle retira de l'armoire, comme tous les dimanches, le linge propre de la table. Par obstination, elle refusait encore à son mari le droit de reprendre son écharpe tricolore. Mais, au fond de son cœur, elle éprouvait la gloriole de rester toujours la première du village, la souveraine adorée. Et aussi, elle pensait à Noël avec une vanité si frémissante, si près du rêve, qu'elle avait presque honte. Elle évitait de regarder le maître, de crainte de sourire et de montrer son bonheur.

M. Bertrand s'était assis derrière la porte, sur la chaise où Clotilde passait ses journées à coudre, depuis un mois. La tête entre les mains, il songeait. Un moment, le soleil entra, effleura son front. Et il leva les yeux vers sa femme, qui le regardait, souriante.

« Eh bien, Rosalie?... Et Noël ?  
 — Il est sorti.  
 — Tu n'as rien remarqué, cette semaine ?  
 — Oh ! j'ai remarqué, il y a longtemps !  
 — Cette Clotilde est une fée...  
 — Il l'aime, vois-tu !  
 — Elle nous l'a changé, Noël... C'est qu'elle est charmante !  
 — Alors?... Je ne sais pas?... Et toi ?  
 — Si ce doit être le bonheur de Noël, nous le laisserons faire... »

— Elle est pauvre, gémit Madame Bertrand.  
 — Ne nous apporte-t-elle pas un miracle ? »  
 Ils parlaient à voix basse, avec tendresse, séparés par la table. Tout à coup, Noël entra, amenant Clotilde. Mais Clotilde protestait, refusait de suivre, rouge de plaisir et de timidité. Les deux époux s'observèrent en riant. Noël, tout guilleret, le front découvert, embrassa sa mère. Et pendant qu'il s'adressait à son père, Clotilde s'échappa.

« C'est bien vrai, dit-il, que tu reviendras à la mairie !  
 — Nous verrons, nous verrons !... Demande ça à ta mère ! »  
 Celle-ci maugréa :  
 « D'abord, que faisais-tu avec Clotilde ?  
 — Je voulais vous la montrer... Elle est si belle, aujourd'hui !... »

— Ah ! le brigand ! s'écria M. Bertrand. Elle te plaît, Clotilde ?  
 — Mais oui ! Elle est plus jolie qu'une jolie vigne verte au soleil... Je l'aime bien... »

Madame Bertrand, ses poings sur les hanches, admirait son fils.

Il s'assit près de la fenêtre, sur la chaise de Clotilde. L'après-midi, il s'égarait par les campagnes, rencontra de jeunes couples qui chantaient, bras à bras, dans les chemins creux, le long des roseaux. On le saluait, on s'étonnait de le voir à travers champs, le dimanche. Il rencontra les sœurs de Clotilde et n'osa les questionner. Pourquoi n'était-elle pas sortie, Clotilde ? Serait-elle venue le retrouver, s'il l'avait invitée ?... Des pensées de désir et de beauté l'agitèrent. Il se sentit devenir jaloux. Bientôt il rentra chez lui, découragé.

Le lendemain, Noël levé le premier, dès l'aube, ouvrit l'écurie et réveilla les domestiques. Mais, à l'heure accoutumée, Clotilde ne vint pas. Il s'impacienta, et sa mère s'aperçut de son inquiétude.

« Qu'as-tu donc ? Pourquoi fais-tu le sournois ? T'avons-nous refusé quelque chose ? »

— Non, mère... laisse-moi ! »

Il ne put s'exprimer davantage et tout à coup se mit à sangloter.  
 « Mais Clotilde va venir !... Tu vois bien que je prépare sa couture !... »

— Ah !... »

Clotilde apparut à l'instant. Noël s'élança avec effusion, pour la recevoir, pour la remercier d'être venue. Il frissonnait de joie. Elle comprit qu'il s'était inquiété. Elle se fit humble, un peu sérieuse, ne sachant comment rendre à Noël ses caresses et sa bonté.

M. Bertrand s'était rendu à la mairie. Bientôt, Madame Bertrand, son panier au bras, s'en alla au marché. Et Clotilde, avec sa malice de paysanne, pensa que les parents de Noël avaient fait exprès de le laisser seul avec elle.

Alors, Clotilde eut une crainte vague, un trouble sensuel. Noël s'assit auprès d'elle, insinuant, et lui toucha les mains : cela la fit frissonner, à son tour. Elle s'écarta.

« Tu as peur ? dit-il. »

— Non ! »

Elle examinait les choses, dans la cuisine, avec angoisse. La place du village était déserte.

« N'aie pas peur, Clotilde. Tu te plais avec moi ?... Tu voudrais vivre avec nous ? »

— Pourquoi ? »

A présent, la petite couturière abandonnait ses mains entre celles de Noël. On avait parlé d'elle dans le foyer riche. Sans doute les paroles de Noël étaient l'écho de l'entretien des parents.

« Si tu veux, reprit-il, tu seras mienne... Je t'aimerai, Clotilde... Tu peux rester avec moi... »

— Comment le sais-tu ? »

— Ma mère te le dirait, si tu voulais. »

Elle se recueillit, et après un moment, tandis qu'il la contemplait, soupira : « Je suis pauvre... »

— Je n'y pensais pas, moi ! »

Ils se turent, confus. A midi, on se mit à table. Clotilde y avait son couvert de tous les jours, à côté de Noël. Madame Bertrand observait son fils et taquinait son mari à propos de l'élection. M. Bertrand ricanait, tout ragaillardi des bonnes dispositions de sa femme, sentant bien qu'elle était proche, la fête du foyer. Soudain,

il s'écria : « Ce matin, je suis allé à la mairie ! »

— Je m'en doutais... »

— Tu es heureux ! ajouta Noël. Te voilà toujours maire ! »

— Et toi, es-tu heureux ? »

Noël baissa la tête, et avec une grande hâte avoua ses pensées.

« Je serai heureux, oui, à la condition que Clotilde restera longtemps chez nous, qu'elle restera toujours ! »

— Sais-tu si cela lui plaît ? » demanda M. Bertrand.

Clotilde, au lieu de répondre, regarda doucement la mère.

« Allons, dit le maître, Nézignan-l'Evêque en apprendra de belles, ce soir... Oui, je ferai publier par le garde-

champêtre que je reste à la mairie et qu'il y a promesse de mariage entre Noël et Clotilde... Et soyons tous heureux... Tu nous apportes le bonheur, fillette... Tiens, embrasse-moi ! »

Clotilde embrassa de tout son cœur le brave homme, et Noël, dans sa joie d'enfant, souriait. La mère, pour dissimuler son émotion, descendit, sans rien dire, à la cave chercher une vieille bouteille, le meilleur muscat de la plaine.

GEORGES BEAUME.

(Illustrations de Jean Brunet).





## Une Ronde au Kreider

PAR JEAN VÉZY

On jouait, ce soir-là, sous la tente qui servait habituellement à la popote des officiers de zouaves. Entassés dans l'étroit espace conique, à la lueur vacillante de deux bougies, une dizaine d'officiers, assis pêle-mêle autour d'une table improvisée, faisaient une partie de baccara. Elle était engagée depuis sept heures du soir, il en était neuf. Attiré par le bruit et par la lumière qui brillait à travers la toile, j'étais entré et, sans m'asseoir, appuyé contre le poteau de la tente, je suivais la partie. C'était une façon de passer le temps jusqu'à l'heure d'une ronde pour laquelle j'étais commandé. Mes camarades ne s'étaient même pas aperçus de ma présence, tant ils étaient absorbés. Il y avait là des uniformes de tous les corps qui composaient la colonne Delebecque, alors au Kreider, au bord du Chott-el-Chergui, où elle attendait la réunion d'un immense convoi destiné à transporter à Mecheria assez de vivres pour faire de ce point la nouvelle base de ravitaillement. Une expédition était préparée pour venger sur Bou-Amema, réfugié dans le Djebel-Amour, le massacre des Espagnols d'Aïn-el-Hadjar.

Dans l'atmosphère bleue de la fumée des pipes et des cigarettes où des nuages s'élevaient en nappes mouvantes vers le haut de la tente, les lumières des bougies étaient entourées d'une auréole d'or, comme la lune est cerclée d'un halo ; les ombres des joueurs dansaient sur la toile agitée par le vent du soir ; les paroles étaient rares, les figures sérieuses. Je les étudiais ; il me semblait lire sur deux d'entre elles des préoccupations étrangères à l'intérêt ordinaire d'un gain ou d'une perte d'argent. En face de moi, tenant la banque, se trouvait un capitaine de zouaves. Je voyais de haut son masque énergique, une tête carrée, des cheveux en brosse sur un front bas, des yeux gris avec un regard dur, une moustache rousse, courte et drue. Il s'appelait Grund ; je le connaissais depuis quelques mois et je dois avouer que son caractère ne m'était pas sympathique, bien qu'il passât pour un officier de valeur et qu'il eût fait ses preuves au commencement de la campagne. Il apostrophait, à chaque instant et sur un ton assez déplaisant, à propos du jeu, un de ses camarades de la Légion étrangère, du même grade que lui, assis au bout de la table. Celui-ci, le capitaine Berdanne, était un méridional dont le teint cuivré gardait un chaud reflet du soleil de son pays natal. Sa barbe et ses cheveux noirs, ses épais sourcils lui donnaient de loin un aspect un peu rude, mais il avait un regard franc et joyeux, une façon iné-

puisable et un esprit conciliant. Cependant, il ne laissait pas d'être agacé par l'attitude du capitaine Grund à son égard et sa physionomie trahissait, ce soir-là, une mauvaise humeur manifeste. Les autres joueurs se sentaient gênés, du reste, par l'espèce d'animosité qui se faisait jour jusque dans les gestes des deux officiers. Quant à moi, sans en pénétrer la cause, je pensais qu'il devait y avoir entre eux autre chose qu'une simple question de tenue de cartes et de mise d'argent. La suite des événements ne tarda pas à me donner raison, mais, à ce moment, je ne songeai pas à approfondir ce mystère et comme trois de mes camarades qui pensaient avoir assez perdu, se levaient pour s'en aller, je me joignis à eux et sortis de la tente.

La nuit était complète, l'air frais et pur. Il avait fait toute la journée un sirocco violent ; la poussière qu'il avait soulevée et qui nous avait obscurci le soleil était retombée, laissant voir le ciel dans toute sa splendeur. Des myriades d'étoiles parsemaient un fond de velours bleu foncé ; une clarté laiteuse se répandait sur l'immense plaine, faisant encore miroiter imperceptiblement les traînées salines du Chott ; l'horizon s'enfonçait dans une mystérieuse pénombre et, au premier plan, sur un mamelon, se dressait le profil sévère de la vieille redoute de Lamoricière, entourée des silhouettes élégantes et pittoresques d'une multitude de tentes. Des lumières brillaient encore çà et là. On entendait des hurlements de chacals dans le voisinage et les aboiements furieux des chiens du convoi. Tout près de nous des modulations de flûte arabe, douces et caressantes, une musique qui pénétrait l'âme et qui, entendue dans ces solitudes, remuait au fond du cœur les tristesses secrètes et les radieux souvenirs.

« Si nous allions faire un tour à Coquinvill ? dit l'un de mes compagnons, peu accessible au charme de cette belle nuit.

— C'est cela, allons voir la belle Rosita ! » lui répondirent les deux autres.

Nous descendîmes vers les sources, au bord du Chott. C'était là, à deux cents mètres du front de bandière que les mercantis de toute sorte, Juifs, Arabes, M'zabites, Espagnols avaient établi leur petit marché permanent, leurs boutiques de toile, leurs gorbis faits de tellis, de roseaux de marais et d'alfa. Ce ramassis de loques portait le nom mérité de Coquinvill.

Là où se dresse un camp, surgit un Coquinvill; ces marchands à la suite des colonnes sont utiles pourtant. Ils se procurent, on ne sait comment, des conserves, des fruits, des légumes verts quelquefois, de menus objets d'un usage journalier, fil, aiguilles, papier, encre et plumes, des tapis, des tricots de laine, des sandales, et font leurs marchandises hors de prix en rémunération des risques de leur ravitaillement. Au Kreider, grâce au chemin de fer qui desservait le poste depuis une quinzaine de jours, le marché avait pris une certaine importance. Aussi des commerçants du Tell y avaient-ils établi des sortes de succursales et quelques Espagnols des chantiers d'alfa de l'Oued-Fallet,

ruinés par l'incursion de Bou-Amema, étaient-ils venus là espérant gagner quelques douros par un trafic hétéroclite.

Le père de la belle Rosita était du nombre. C'était un Catalan employé aux transports de l'intendance. Il avait une immense charrette à deux roues, trainée par six mulets magnifiques et, comme des convois réguliers de voitures venaient d'être organisés pour aller du Kreider à Mecheria par un chemin de fortune, il avait, au point de départ, installé sa fille avec une vieille servante, en lui montant une petite boutique, la seule clôturée en planches, où s'étaient des légumes et des fruits qu'un de ses compatriotes lui envoyait de Saïda.



C'était merveille de voir Rosita au milieu de toutes les vilaines figures et de toutes les têtes pouilleuses que montraient, à Coquinvill, les représentants de l'un et l'autre sexe. Pas un officier qui ne la connût et qui ne fit, en passant, un brin de causette avec elle. Pas une popote de la colonne qui ne lui adressât son cuisinier pour s'approvisionner de pastèques, d'oignons, de citrons, de piments et de tomates. Depuis qu'elle était au Kreider, nous soignons davantage notre tenue. Nos ordonnances nous lavaient notre linge; nous avons trouvé le moyen de leur faire repasser des cols et des manchettes. C'était, de notre part, une coquetterie à l'adresse d'une femme, la seule femme vraiment jolie et aimable que nous ayons vue depuis six mois que nous vivions en colonne.

Ceux qui ont subi de pareils isolements du monde et des plaisirs qu'on y trouve, comprendront sans peine que la vue de Rosita nous causât à tous un étrange effet. Pour la plupart, c'était un coup de fouet qui n'atteignait que les sens; pour quelques-uns qui, comme moi, avaient laissé de l'autre côté de la mer une part de leur cœur mieux et plus sûrement placée, c'était au contraire un appel aux sentiments les plus délicats, une sourde rumeur de l'âme réveillée de sa langueur. Sous la tente, on vit bien seul; l'éloignement des siens, l'incertitude du retour, la fatigue physique, les privations amollissent, à de certains moments, les caractères les mieux trempés. La morne étendue de la steppe et l'immuabilité de son horizon contribuent à niveler les enthousiasmes des premiers jours et les espoirs des lendemains. Mais une circonstance fortuite, une lettre, mieux encodée, le charme d'une gracieuse apparition dissipent, comme un rayon de soleil, les brouillards de l'âme.

Rosita me paraissait, d'ailleurs, au-dessus des propos trop légers que nos visites faisaient naître et rien, dans son attitude, ne permettait de les trouver justifiés. C'était une belle fille brune, aux yeux de velours, à la bouche écarlate comme la fleur du grenadier; l'attache de son cou, celle de ses mains et de ses pieds ne démentaient pas la réputation de sa race. Musset a chanté une Andalouse dans Barcelone; il s'est trompé, sa marquise, étant de Barcelone, était Catalane.

Nous étions arrivés, moi rêvant, les autres devisant, aux premières tentes de Coquinvill.

« Connaissez-vous le capitaine Berdanne? me dit un lieutenant de la légion qui marchait à côté de moi.

— Je ne le connais que depuis quatre ou cinq jours, répondis-je. Mon bataillon ne s'était pas encore trouvé avec le sien. C'est votre capitaine, je crois?

— Oui, et c'est un homme charmant, un peu blagueur par exemple, comme tous les Méridionaux. A l'en croire, toutes les femmes l'adorent!

— Avez-vous remarqué combien le capitaine Grund était malplaisant ce soir? dit en se retournant un jeune sous-lieutenant qui était devant nous. On dirait qu'il en veut à Berdanne.

— Parbleu, reprit mon premier interlocuteur, Grund est jaloux comme un tigre! Il fait la cour, depuis un mois, à Rosita qui lui rit au nez et Berdanne, en trois jours, a su se mettre dans les bonnes grâces de la señorita. Il est du Roussillon, il parle le catalan et il y a peut-être bien des choses que Rosita comprend en catalan et qu'elle ne comprend pas en français. »

Mon camarade devait avoir raison. Comme je l'avais pensé,

le jeu n'était qu'un prétexte à la colère de Grund. Berdanne devait bien en soupçonner la véritable cause, mais, en homme à bonnes et faciles fortunes, il n'attachait sans doute pas d'importance aux sentiments de Grund à son égard, pensant que, comme lui, il ne fréquentait chez la belle Espagnole que par caprice, par sport. En cela, il devait se tromper. Grund était une nature concentrée, sauvage; les passions allumaient son sang, la résistance l'exaspérait, la jalousie devait le dévorer.

« Ah ! voilà Rosita ! s'écrièrent tout à coup les premiers de la bande. Bonsoir, Mademoiselle Rosita !

— Bonsoir, Messieurs les officiers, vous venez bien tard ce soir.

— Comment, tard ! Nous sommes venus ce matin, nous sommes venus tantôt, nous voilà encore et vous trouvez que c'est tard !

— Mais oui ; vous savez bien qu'il est près de dix heures et que je vais fermer ma baraque.

— Pas avant de nous avoir fait un punch, belle Rosita, avec ces citrons que voilà, du sucre et du rhum que la vieille Concepcion va nous chercher chez votre voisin, le cantinier. Vous avez encore du feu dans votre petit fourneau, cela va aller tout seul et vous prendrez un verre de votre punch avec nous. Allons, allons, pas d'observations... Concepcion ! du fil en quatre... Marche ! »

Et gaiement, comme une nuée de passereaux qui s'abat sur un buisson, nous envahîmes la demeure de Rosita, nous nous assimes sans façon sur les étagères, les caisses vides et la table et nous commençâmes à faire assaut de plaisanteries avec la jolie Catalane. Elle avait la langue bien pendue et nous tenait tête, mais les grossièretés lui déplaisaient et elle faisait une moue charmante quand il en échappait une.

Lorsque le punch flamba dans la gamelle, l'un de nous dit :

« Eh bien ! et votre amoureux, Rosita ?

— Mon amoureux ? je n'en ai pas, Messieurs !

— Mais si, mais si, le capitaine Grund...

— Parlez plus bas, Messieurs, je vous en prie, s'il vous entendait ! Il est toujours là à rôder et il a l'air si méchant ! »

Nous nous regardâmes en riant. « Et le capitaine Berdanne, est-il méchant lui aussi ?

Rosita rougit légèrement avant de répondre :

— Celui-là est gentil, au moins. Et puis, il connaît mon pays. Il est passé plusieurs fois par chez nous à Gerone; alors, nous causons, vous comprenez, c'est très amusant.

— Je crois bien, en voilà un qui ne doit pas s'ennuyer ! Allons, Rosita, à votre santé ! »

Nous trinquâmes tous avec elle. A ce moment on entendit la sonnerie de l'extinction des feux.

« Messieurs, dit Rosita, voici dix heures, partez. Il faut que je ferme. C'est l'ordre du commandant, vous le savez. »

Elle nous rappelait à nos devoirs, la jolie fille. Nous lui donnâmes tous une poignée de main. Un sous-lieutenant qui tenta de l'embrasser reçut une tape lestement et gentiment appliquée, ce qui nous fit rire à ses dépens. Nous remontâmes enfin vers le camp tout ragaillardis par ces quelques minutes qui tranchaient sur la monotonie de nos journées.

Les clairons des divers bataillons sonnaient encore ; les notes étincelantes et le point d'orgue final du couvre-feu qui peint si bien le repos du soldat, volaient dans l'air au-dessus du camp, se perdant peu à peu dans l'espace ; l'écho de la redoute nous les renvoyait adoucies, pleines d'un charme mélancolique et tendre comme un chant d'amour.

Je devais faire ma ronde avant onze heures. J'avais reçu dans l'après-midi le billet contenant les mots d'ordre et de ralliement ; j'allai prendre sous ma tente mon sabre et des effets de tenue régulière. Ma ronde comprenait deux postes et deux sentinelles isolées :

un poste à la redoute qui gardait une soixantaine de prisonniers arabes, une sentinelle à la garde des munitions, une autre aux sources et un poste aux approvisionnements des convois.

Je me rendis d'abord à la redoute ; je fis prendre la lanterne, le falot, comme dit le règlement, par un homme de garde qui m'accompagna. Comme je descendais le chemin en pente du mamelon, je fus apostrophé par un des officiers que j'avais laissés une heure auparavant au baccara :

« Dites donc, mon cher, vous ne savez pas ? Il y a eu scandale tout à l'heure, au jeu. Le capitaine Grund est entré dans une fureur bleue parce que Berdanne abattait huit ou neuf à chaque



coup et a fait sauter la banque. Ils se sont dit des aménités de toute sorte. Grund hurlait de sa voix de tonnerre que Berdanne avait l'air de se moquer de lui parce qu'il perdait, que si l'hospitalité des zouaves ne se payait pas, elle n'était pas faite pour attirer des gens aussi mal élevés... etc... etc... Berdanne s'est levé et a lancé les cartes à la figure de Grund. Nous nous sommes interposés. Berdanne est sorti en haussant les épaules. Grund écumait, il criait : « je lui crèverai la peau, je lui crèverai la peau ! » Nous avons eu toutes les peines du monde à le faire taire !

— Et que fait-il maintenant ?

— Il est descendu à Coquinvill, il y va tous les soirs. Il a déjà eu maille à partir avec un certain nombre de gens de sac et de corde qui font là-bas les noctambules. Il aime les coups, cet homme-là ! Ce soir, il est très excité, il pourrait bien y avoir du tabac... Ah ! à propos, ils se battent demain avant le réveil... Bonsoir, vous êtes de ronde ?

— Oui.

— Amusez-vous bien ! »

Je continuai ma tournée. Le dernier poste se trouvait près de la gare en construction. Pour m'y rendre, il me fallait traverser Coquinvill dans toute sa longueur, à moins de faire un grand détour. Je repris donc le chemin que j'avais fait avec mes camarades, avant le couvre-feu.

En passant devant la petite baraque de la Catalane, j'entendis causer et rire joyamment. De la lumière filtrait à travers les fentes des planches. J'écoutai un instant. C'était Berdanne qui racontait en espagnol des histoires dont Rosita s'amusait. Je me sentis mécontent, sans trop savoir pourquoi. « En voilà un qui fait mentir le proverbe, me disais-je, heureux au jeu, heureux aussi en amour ».

Mais la voix rude du père de la señorita qui me parvint aux oreilles me fit comprendre que Berdanne perdait son temps s'il croyait pouvoir traiter la jeune fille comme une vulgaire conquête de garnison.

Je repris mon chemin et descendis pour reconnaître le dernier poste.

Dix minutes après, je revenais sur mes pas tout tranquillement en fumant une cigarette. Je m'amusais à regarder danser devant moi, de droite et de gauche, ma propre ombre, portée par la lumière de la lanterne que mon soldat balançait en marchant, lorsqu'un bruit de querelle éclata non loin de moi.

Je reconnus encore la voix de Berdanne, mais une voix irritée que couvrait par instants l'organe vibrant de Grund. Ces deux hommes devaient se rencontrer là, c'était fatal ! Je pressentis un malheur et m'avançai rapidement. L'homme de garde me suivait. Je vis alors les deux officiers, en face l'un de l'autre, dans une attitude menaçante et prêts à en venir aux mains : Grund avait son sabre au côté, sa main gauche tenait le fourreau de l'arme, sa droite tremblait du désir de l'en sortir. Berdanne était sans armes, il avait les bras croisés ; je le voyais de trois quarts, pâle de fureur, les lèvres serrées.

Grund disait avec un accent de rage :

« Je vous défends de la voir, entendez-vous, je vous le défends ! »

— Mélez-vous de ce qui vous regarde, ripostait, d'un ton insultant, Berdanne.

Grund m'aperçut. Ses yeux tombèrent sur mon sabre. Avant que j'aie eu le temps de faire un pas, il me l'avait arraché en rompant violemment la bélière, et le jetant aux pieds de Berdanne, lui criait :

« Battons-nous, il faut en finir ! »

Berdanne ramassa vivement l'arme. Tous deux dégainèrent. Je cherchai à me jeter entre ces deux forcenés. Grund me repoussa brutalement en s'écriant une seconde fois :

« Battons-nous, on voit clair, défendez-vous ! »

Profitant de la lumière de mon falot que l'homme de garde, stupide, élevait instinctivement à la hauteur de sa tête, les deux adversaires se ruèrent l'un sur l'autre.

« Éteignez le falot ! » dis-je vivement au soldat.

Trop tard ! Dans l'éclair d'un coup fourré, je vis la figure de Grund se couvrir de sang tandis que Berdanne tombait lourdement, la face en avant, les bras étendus en lâchant mon sabre.

Deux secondes après, j'étais auprès de ce malheureux, déboulonnant sa tunique. Il était gravement blessé au-dessous de l'épaule droite, il perdait beaucoup de sang, sa figure était livide, ses yeux viraient déjà. Grund s'était éloigné. Mon soldat avait appelé à l'aide. Du monde m'entourait. Je ne voulus pas prolonger cette scène et fis transporter, dans une couverture, le pauvre Berdanne jusqu'à la tente qui servait d'infirmerie à mon bataillon. Là, je le mis entre les mains de notre aide-major.

J'étais embarrassé pour faire mon rapport de ronde, mais Grund

m'en avait épargné la peine. Il était allé réveiller le commandant et lui avait tout conté. Il n'avait, lui, qu'une éraflure sur le front.

Le lendemain matin, j'allai voir le blessé ; le coup de pointe qu'il avait reçu n'était pas mortel, heureusement, mais il en avait pour quelque temps. J'appris que Grund allait permuter d'office par ordre du général Delebecque et partirait pour Constantine.

Quant à Rosita, la cause involontaire de ce duel, elle avait disparu dans la nuit même. Le vieux avait attelé sa charrette et avait décampé avec sa fille et la vieille Concepcion, laissant là la baraque et les marchandises. En Algérie, la justice est quelquefois si sommaire qu'elle frappe en aveugle et le vieux s'en méfiait.

\*\*\*

Trois mois s'étaient écoulés depuis ma nuit de ronde. J'étais rappelé en France. En passant à Aïn-el-Hadjar pendant un arrêt du train, j'avisai un petit buffet provisoire sur le quai. Je m'y rendis et je reconnus dans la vendeuse Rosita plus jolie que jamais avec je ne sais quel air calme et reposé que je ne lui avais jamais vu. En m'apercevant, elle pâlit, puis me tendant la main et me prenant vivement à l'écart :

« Oh ! je vous prie, me dit-elle, donnez-moi des nouvelles de ce pauvre capitaine ! »

Je ne doutais pas qu'elle voudût parler de Berdanne.

— Il est mort, lui répondis-je.

— Jésus ! Maria !

— Ce n'est pas des suites de son duel, ajoutai-je ; il a été tué quelque temps après dans une rencontre avec les Arabes sur la frontière marocaine. »

Elle respira longuement, puis, avec des larmes dans les yeux, elle me dit :

« Je n'ai fait qu'y penser depuis... Je voulais rester, mon père n'a pas voulu. Pauvre garçon ! Enfin, ce n'est pas à cause de moi qu'il est mort ! »

Tout bas, je lui dis :

— Vous l'aimiez donc ?

— Non, dit-elle avec force ! Avec vous autres Français, une fille ne peut se plaire en la compagnie d'un homme sans que vous la preniez pour sa maîtresse ! J'étais déjà engagée à cette époque avec Juan Mencar, mon mari maintenant.

— Vous êtes mariée, Rosita ! m'écriai-je avec une nuance de regret. C'est donc un enjôleur que ce Juan !

— Mais non, il ne me disait jamais rien, mais j'avais bien deviné et puis, ajouta-t-elle en souriant, avec un gracieux et mutin mouvement de tête, il me plaisait ! »

Le coup de sifflet du départ nous sépara. Je lui dis adieu avec un serrement de main et un regard où je sentis que je mettais de la tendresse et je remontai dans mon train tout remué des souvenirs que venait d'évoquer Rosita, ému vraiment d'un adieu définitif à cette charmante jeune femme, tandis que mes lèvres fredonnaient malgré moi ces vers de la habanera de *Carmen* :

Rien n'y fait, menace ou prière !  
L'un parle bien, l'autre se tait,  
Et c'est l'autre que je préfère,  
Il n'a rien dit, mais il me plaît !

JEAN VÉZY.

(Illustrations de Louis Bombled).



LÉON DELACHAUX



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright by Boussod, Valadon & Cie, 1892.

LA BOITE AUX LETTRES

Ayuntamiento de Madrid





Madame Récamier, par Louis David (Musée du Louvre).

## Madame Récamier & Napoléon



Madame Récamier, par Houdon.

Un jeune musicien qui devint un maître en l'art du violon, fut un soir requis de venir, à l'Abbaye-aux-Bois, accompagner Madame Récamier, cette harpiste merveilleuse qui, par grâce, daignait se faire entendre à quelques privilégiés. Il arriva le cœur battant et on l'introduit dans une petite pièce obscure dont les portes garnies de draperies légères, mais hermétiques, ouvraient sur le

salon. Madame Récamier ne pouvait jouer que dans l'obscurité et dans la solitude. La vue de l'auditoire troublait son inspiration. A tâtons, M. S... s'installe. Il reçoit un signal et, fort troublé par cet appareil, donne son premier coup d'archet. L'invisible harpiste commence à son tour : ils jouent, on les applaudit, on bisse le morceau. C'est, dans le salon, un enthousiasme qui porte aux nues la grande artiste dont l'âme seule peut imprimer aux cordes ces vibrations délicates, éthérées, presque surnaturelles. Et quel regret de ne pas voir l'ange lui-même, sous cet aspect qui doit si bien faire valoir sa beauté ! L'ange est inexorable : on ne pénètre pas dans le paradis. Second morceau qu'accueille un délire plus grand encore. La déesse daigne paraître dans le salon ; un rayon de lumière filtre dans la pièce obscure et M. S... reconnaît debout, auprès de la harpe, un de ses camarades du Conservatoire. C'était lui qui jouait pour Madame Récamier... M. S... en rit encore cinquante ans après.

Toute Madame Récamier est là. Son talent musical est une légende comme le reste, et il est temps de mêler aux louanges des complaisants quelques vérités dissonantes. D'abord, faut-il croire tout ce qu'on a dit de sa beauté ? Deux hommes l'ont connue qui savaient au mieux ce qu'est une jolie femme. L'un, le baron de Trémont, qui partageait sa vie entre une galanterie raffinée et active et la passion des autographes, écrit dans ses notes inédites : « J'ai vu Madame Récamier dans tout son éclat. Il était impossible

d'avoir un plus joli visage, mais quelque ravissant qu'il fût, il tenait plus de la grisette que de la grande dame. Son expression pourtant différait essentiellement de celle de la grisette. Elle avait le caractère de l'extrême modestie, mais ce n'était pas la pureté des vierges de Raphaël ; il y avait un peu de minauderie ; on entrevoyait qu'elle cherchait à se faire remarquer... Ses yeux étaient beaux, mais leur regard manquait d'expression. Le teint admirable. Des cheveux châtain, pas assez abondants, mais soyeux. Les pieds communs ; la tournure sans élégance, quoique sa taille fût dans de bonnes proportions ; le bras mince et la poitrine plate. » Trait pour trait c'est ce que dit vingt ans plus tard Mérimée qui, lui aussi, était un gourmet de beauté : « Je n'ai connu Madame Récamier que lorsqu'elle avait quarante ans bien sonnés. Il était facile de voir qu'elle avait été jolie, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais pu prétendre à la beauté. Elle avait la taille carrée, de vilains pieds, de vilaines mains... » L'air grisette, qui peut dire qu'elle ne l'a pas et, dans cet admirable portrait de David qui ne lui plut point justement parce qu'il lui donnait la joliesse qu'elle avait et non la beauté qu'elle voulait avoir ; et dans ce buste charmant qu'on dit être de Houdon et qui semble une épreuve avant la lettre, plus engageante et plus polissonne, de la *Cruche cassée* : ce buste, où les mains pudiques relèvent sur la poitrine une chemisette qui laisse tout deviner, où le nez mutin, la bouche appétissante, les yeux baissés, tout, jusqu'à la coiffure faite à la diable d'un fichu d'organdi, est pour provoquer le désir, non pour donner la sensation divine de la beauté souveraine. Qu'on compare le portrait de David et le buste de Houdon, aux portraits classiques, ceux que Madame Récamier préférait et qui lui paraissaient laisser d'elle la meilleure idée : au portrait de Gérard qui est au musée de la ville de Paris, au portrait peint en Angleterre par Cosway, au buste sculpté par Canova qui est au musée de Lyon, au portrait de Robert Lefèvre qui est au musée de Caen, où est la ressemblance, où est la vérité ? C'est à coup sûr dans le portrait de David et le buste de Houdon. Seuls, ils répondent aux indications de Trémont et de Mérimée ; seuls, ils ont l'accent de la vérité, le charme de la nature, la sincérité qui tolère d'embellir, mais ne va point jusqu'à transformer.

Il faudrait à côté des portraits qui sont une flatterie placer un portrait qui fût une satire, mais on ne connaît guère de caricature qui soit authentique, sauf cette amusante silhouette qu'Isabey a tracée dans ce dessin du *Petit Coblençe*, où selon une version très accréditée figurent Isabey lui-même, puis Vestris, Murat, Garat et, après Madame Récamier, Bonaparte et Talleyrand, mais on ne voit rien là de la tête et s'il est d'autres charges elles sont malheureusement inédites.

« Elle a eu pendant sa jeunesse une assez méchante réputation, » écrit Mérimée. Qu'est-ce à dire ? Et faudrait-il rabattre de cette farouche et inexpugnable vertu, cette vertu si décidée et en même temps si involontaire que Madame Récamier elle-même n'aurait pu en triompher ? Pourtant elle songea fort bien à di-

vorcer pour épouser le prince Auguste de Prusse et ce n'eût point été là un flirt sans conséquence. Selon une tradition moins flatteuse, Madame Récamier n'eût point été si insensible qu'on se plaît à le dire, et des lettres écrites par elle pourraient fort bien changer son histoire. Il est certain en tout cas qu'elle a inspiré à des soldats qui ne passent guère pour avoir compris l'amour platonique, des passions dont elle a tiré bon parti.

Elle était l'élève de M. Récamier, agioteur sans scrupules, qui, beaucoup plus âgé qu'elle, l'avait épousée en 1793 pour donner à sa maison de banque un air mondain, et, en dépensant beaucoup d'argent, faire croire à son crédit. D'une obscure famille de Lyon, Récamier était le fils d'un chapelier et avant de venir travailler sur le Perron, plaçait des chapeaux. La Révolution lui fut bonne. Il y pêcha une fortune ou l'apparence d'une fortune, mais, enrichi, et voulant tenir maison, il prétendit avoir mieux que des concerts, des bals, des raouts pour attirer : il eut sa femme. Pour elle, qui du moins ne ressemblait pas à Madame Angot, rien de trop beau, de trop élégant et de trop cher : hôtel à Paris, rue du Mont-Blanc, l'ancien hôtel de Necker, remis à neuf, décoré sur les dessins de Percier, avec un mobilier sans pareil fabriqué par Jacob; château à Clichy; loge à l'Opéra et aux Français; table ouverte; perles de souveraine; chevaux et voitures qui faisaient la mode à Longchamps et une large provende pour les gens de lettres, en attendant les gentilshommes. Madame la baronne de Staël qui lui avait vendu l'hôtel de M. son père était pour donner le ton aux uns et aux autres et c'était la meilleure trompette de son temps, surtout lorsqu'elle sonnait dans de l'argent. Rien n'était négligé pour faire entrer le monde, depuis les soldats jusqu'aux diplomates, depuis les gouvernants jusqu'aux ci-devant proscrits, et c'était au bal de l'Opéra que Juliette Récamier, en intriguant les personnages de marque, recrutait la fleur de ses invités. Ce sont ses apologistes qui le content. Avec de tels procédés les salons s'emplissaient. Beaucoup y venaient pour le jeu, d'autres pour la bonne chère, tous pour les beaux yeux de la maîtresse de maison. Point de femmes d'ailleurs, hormis de ces étrangères qui, hors de leur pays, vont partout, ou de ces françaises qui, dans leur pays, ne vont nulle part.

La mère, Madame Bernard, fort belle, avait eu des aventures. C'était elle qui, de M. Bernard, avait fait en 1784, grâce à Calonne, un receveur des finances. Sa fille, en 1800, lui fit avoir une place d'administrateur des postes : comme tel, Bernard avait le privilège de faire circuler gratis sa correspondance. Il en usa pour expédier sous son couvert la correspondance royaliste, les pamphlets contre le Premier Consul et un journal clandestin où l'abbé Guyot prêchait l'assassinat du *Corse*. Il fut pris : Madame Récamier a raconté qu'elle s'adressa à Bernadotte et que Bernadotte, sans la nommer, pour ainsi dire, arrangea l'affaire : pour le Premier Consul, elle ne lui doit rien, fi ! Pourtant la lettre écrite par Bernadotte à son beau-frère Joseph Bonaparte au nom de Madame Récamier est fort nette et pour inédite qu'elle est, n'en est pas moins authentique : « Je cède avec quelque plaisir, mon cher Joseph, à la demande que vient de me faire Madame Récamier. Elle a pour objet de vous faire passer un mémoire justificatif adressé par son père au Premier Consul. Cette femme dont la beauté et les grâces ressemblent à Vénus, paraît être descendue de

l'Olympe pour prendre envers vous l'attitude d'une suppliante... La gravité magistrale peut, ce me semble, quitter pour un instant ses regards sombres et faire place à des sentiments plus affectueux. C'est aussi dans cet espoir qu'elle attend de vos bons offices un mot de recommandation auprès du général en lui envoyant le mémoire ci-joint... » On voudrait ne rien perdre de cette littérature enflammée du futur roi de Suède. Mais ici ce n'est pas Bernadotte qui est en cause.

Le Premier Consul fit grâce du procès « mais il fut inébranlable sur tout le reste et Madame Récamier, habituée à tout demander et à tout obtenir, ne voulait rien moins que la réintégration de son père. » Premier grief contre Bonaparte.

Pourtant, trois ans plus tard, de nouveau, elle eut recours à lui. Depuis le Consulat, les affaires de Récamier allaient mal, mais son train restait en tout le même et il n'en dépensait pas moins par an deux cent mille écus et plus. Cette situation était connue du ministre du Trésor, Barbé-Marbois, qui, en 1805, refusa à Récamier de lui prêter deux millions. C'était la banqueroute pour Récamier. Dans l'entourage immédiat ce fut un tolle contre ce bourreau. Junot, gouverneur de Paris, qui « portait à ce moment un vif intérêt » à la dame, partit exprès pour Schœnbrunn où se trouvait l'Empereur. A peine arrivé, il débuta par une violente sortie contre le ministre. L'Empereur, dit-il, n'aurait pas laissé un si épouvantable accident se produire. « Tout Paris le disait. » — « Eh bien ! vous vous trompez, interrompit l'Empereur, je n'aurais pas donné deux mille sous et j'eusse été fort mécontent de Marbois s'il avait agi autrement. Je ne suis pas l'amant de Madame Récamier, moi, et je ne viens pas au secours des négociants qui tiennent une maison de six cent mille francs par an. Sachez cela,

M. Junot, sachez que le Trésor ne prête point à des gens qu'il sait en faillite depuis longtemps : il a bien d'autres destinations ! »

Napoléon était fort bien instruit que Paris ne pensait de Madame Récamier ni comme Bernadotte ni comme Junot. Par ses correspondants secrets, il savait qu'on y jugeait tout autrement « des banquiers qui, ayant cinq à six cent mille francs au début de leurs opérations venaient de faire une banqueroute de vingt millions » et « la femme d'un de ces banquiers qui, dans une maison à Epinay-sur-Seine, dans un bien enlevé aux créanciers, donnait encore, le 2 novembre 1806, une fête à laquelle assistait entre autres personnes le sous-gouverneur de la banque, commissaire des créanciers. » Là était le scandale, et si Paris s'indignait c'était contre le banqueroutier frauduleux et contre ses complices.

D'ailleurs, il eût fallu en vérité à l'Empereur une singulière faiblesse pour qu'il se rendit le protecteur avoué d'une femme qui en toute occasion s'était mise avec lui sur le pied d'opposition. Au procès de Moreau n'avait-elle pas fait scandale par ses pleurs, ses joies, ses délires pour le « grand général ? » Madame de Staël, lors de son premier exil, n'avait-elle pas trouvé à Saint-Brice, chez Madame Récamier, un accueil presque triomphal ? Chez elle, qui voyait-on ? Des mécontents, et on n'en pouvait voir d'autres — sauf des benêts comme Junot — parce que la porte des Tuileries était fermée pour elle.

C'est là ce qui tient le plus à cœur aux apologistes : ils prétendent, ils affirment que, à cette femme dont Bonaparte a sauvé le père de l'échafaud, dont Napoléon a sauvé le mari du bagne,



Madame Récamier, par le baron Gérard (Collections de la Ville de Paris). — Cliché Braun.

l'Empereur, à trois reprises différentes, par Fouché et par Madame Murat, a fait offrir une place de dame du Palais, une *situation d'Egérie*. Que quelques intrigants aient pensé à la lui donner pour maîtresse, et qu'on l'ait, dans ce dessein, fait paraître deux fois dans une loge en face de celle de l'Empereur, passe, mais que l'Empereur se laissât prendre aux femmes de financiers, non pas. Il lui en eût coûté trop cher : deux millions ! Jamais, ni à la

cour consulaire, ni à la cour impériale, jamais une femme de traitant, de fournisseur, de manieur d'argent n'est parvenue à se faufiler. Et c'est l'épouse de M. Récamier que l'Empereur aurait voulu asseoir dans ses palais entre une Ney et une Montmorency !

Comme des avances, il faut rabattre des persécutions. Lorsque, plusieurs mois après la banqueroute de Récamier, sa femme quitta Paris, ce n'était nullement par ordre de la police et aucun exil ne



Le petit Coblençe, d'après une aquarelle d'Isabey.

lui était imposé. La preuve en est qu'elle y revint plusieurs fois, ouvrant son salon à tous les amis de Madame de Staël, fréquentant les théâtres et les bals de l'Opéra, offrant une hospitalité moins somptueuse, à coup sûr, mais encore des plus recherchées, aux étrangers dont elle avait poursuivi les hommages dans des intrigues de bal masqué et qu'elle cherchait à tourner contre la France et l'Empereur. Ce ne fut qu'en septembre 1811 que la police, lasse de ses fréquentations et de ses correspondances suspectes, la fit engager à se tenir à quarante lieues de Paris.

Et peut-être pourrait-on trouver cette police de l'Empire bien indulgente lorsque l'on rapproche ces deux faits : deux Français,

élevés sur leurs trônes, par la France, se sont alliés à ses ennemis, ont servi de guide à l'invasion, ont déterminé la chute et la ruine de la Patrie : Bernadotte et Murat. Or, auprès de Bernadotte, c'est Madame de Staël qui mène la trahison. Elle l'avoue, elle s'en vante, elle le proclame. Et, à Naples, auprès de Murat, quelle est la femme qui est reçue en princesse du sang, qui a le pas sur toutes les dames, qui est de l'intimité expresse du roi et de la reine au moment où le traité avec les Anglais et les Autrichiens se consume ? Madame Récamier.

FRÉDÉRIC MASSON.



Madame Récamier, par Canova (Musée de Lyon).



PAR GASTON BERGERET



La ville de Fiorapour est en fête. Sous les ardeurs d'un soleil radieux étincellent les maisons blanches aux portiques finement découpés, des mâts pavoisés de banderoles se dressent sur les places, des arcs de feuillage décorent l'entrée de chaque rue et des lanternes de diverses couleurs attendent le soir pour s'éclairer. On entend de toutes parts les instruments de musique préluder aux airs de triomphe. Une foule bruyante et bigarrée se porte vers le quai, où se masse sur les points d'où l'on pourra voir défiler le cortège; tout le monde crie et se bouscule librement, la police ayant reçu l'ordre de ne pas intervenir, pour laisser toute latitude à l'allégresse générale. Un mot se détache de toutes les conversations particulières, exprimant l'attente du peuple : le rajah !

Du quai, on aperçoit au large trois bâtiments de guerre de la marine britannique, arrivés de la veille. Le paquebot *La Tamise* vient de mouiller en rade. C'est par ce paquebot qu'arrive Nadir.

Il y a dix ans que Nadir est parti; mais tous ceux qui l'ont vu alors se le rappellent bien : il était beau comme le jour; ses yeux ressemblaient à des diamants noirs et ses lèvres étaient plus rouges que la digitale en fleur. A douze ans, il expliquait déjà les Védas comme un vieux brahmane. On l'a envoyé en Angleterre, pour achever son éducation à l'université de Cambridge. C'était la première fois qu'on envoyait un rajah s'instruire en Occident; il revient maintenant, connaissant le langage, la religion et les mœurs des barbares. Car les anglais sont des gens grossiers, qui ne com-

prennent rien à la religion de Çakyamouni, ne connaissent que la force brutale et sont étrangers aux usages de la politesse orientale; mais ils sont les alliés du royaume de Fiorapour et on peut bien se servir d'eux quand on y trouve son intérêt.

La régence a été exercée pendant ces dix ans par Abdarah, l'oncle de Nadir. Mais Abdarah est vieux et pour défendre Fiorapour contre les ennemis il faut un jeune rajah. Il est temps que Nadir arrive. Grâce à l'amitié des anglais, il a appris la politique, la stratégie, l'industrie des européens; de vieux bonzes ont prétendu qu'il deviendrait lui-même anglais. Mais comment aurait-on l'idée de devenir anglais quand on est rajah, et rajah de Fiorapour encore! Nadir deviendra rajah des rajahs, et le royaume de Fiorapour sera le premier royaume du monde.

La foule s'écarte pour laisser le passage au cortège. Un corps de milice ouvre la marche, frappant à coups de bâtons sur les curieux qui tardent à se ranger; puis viennent les flûtes et les cymbales, jouant une marche guerrière. Ensuite on voit paraître un troupeau de lions apprivoisés, tenus en laisse par des enfants vêtus de blanc et couronnés de fleurs. Alors défilent tous les corps constitués, en grands costumes de cérémonie : les collecteurs d'impôts, les juges, les professeurs, les prêtres, tous marchant en ordre, d'un pas grave, en observant les préséances. Une armée de cavaliers s'avance en caracolant : les chevaux sont harnachés de cuir rouge incrusté d'or et les soldats font luire au soleil la lame nue de leurs yatagans.

Tout à coup un grand silence se fait et la foule se prosterne. Abdarah vient de paraître. Le régent est assis dans un palanquin



porté par un éléphant caparaçonné. Abdarah, vêtu de soie blanche brodée d'or fin, porte sur la tête, au cou, aux bras et à la ceinture, des pierreries rutilantes : les émeraudes, les rubis et les saphirs entrecroisent leurs feux; la seule poignée de son sabre est d'une matière si précieuse et d'un travail si achevé que son prix vaut un royaume.

Quand il a passé, comme dans un éblouissement, on se relève pour regarder le corps diplomatique qui s'avance en voiture. On remarque surtout le consul anglais, sir William Mersey avec lady Mersey et leurs douze enfants, tous dans la même calèche, et le commodore de Sa Majesté Britannique, à cheval au milieu de son état-major. Un gros de troupes ferme la marche.

Sur le quai, le cortège se forme en demi-cercle. Quelques instants après, une salve d'artillerie annonce que le rajah a quitté le pont du paquebot et se dirige en canot vers la terre. Tous les yeux se fixent aussitôt sur la frêle embarcation qui amène Nadir, et toutes les poitrines retiennent leur souffle.

Peu à peu, le canot se rapproche. Contre toute attente, rien ne signale aux yeux la présence du rajah. On aperçoit les matelots

qui rament, quelques uniformes d'officiers de marine, deux ou trois messieurs en costume civil.

Au moment où le canot accoste, le régent, ayant mis pied à terre, s'avance pour recevoir son neveu et voit venir à lui un grand jeune homme brun, vêtu d'un complet à carreaux gris et jaunes et coiffé d'un petit chapeau rond : c'est Nadir, rajah de Fiorapour.

Il fallut bien le reconnaître, à sa ressemblance; mais la déception générale fut si forte qu'il y eut une minute de stupeur. Personne n'avait eu l'idée que le rajah pût arriver en monsieur d'Europe. L'ébahissement fut au comble quand on vit Nadir, sans aucun souci de sa dignité de rajah, distribuer des poignées de main aux personnes qui se trouvaient le plus près de lui, sans même tenir compte de la naissance, de la piété, du grade ou de la science de ceux sur lesquels tombait cette faveur inouïe.

Abdarah sentit que son neveu était ridicule. Il avait compté lui adresser un discours pour lui remettre le pouvoir en présence des autorités et de la foule assemblées : ce complet à carreaux rendait tout impossible. Le régent crut devoir abrégier la cérémo-

nie; il invita Nadir à prendre place dans le palanquin pour se rendre au palais. Mais Nadir n'était pas habitué à l'éléphant; il préféra aller à pied, ce qui obligea tout le monde à en faire autant. Il fallut qu'Abdarah marchât lui-même dans les rues de la ville. Cela ne s'était jamais vu. Le cortège rentra en débandade.

Le mauvais effet qu'avait produit l'arrivée de Nadir ne tarda pas à s'effacer quand on connut le programme du nouveau rajah. L'indolence d'Abdarah avait laissé périliter les affaires du royaume de Fiorapour; la production languissait, une série de mauvaises récoltes avait amené la famine, le relâchement s'était introduit dans la discipline de l'armée, et le rajah de Badoum en profitait pour pousser, de temps à autre, quelques incursions sur le territoire. Nadir fut vite au courant de la situation; sans se brouiller avec son oncle, il l'écarta du gouvernement et il remplaça la plupart des ministres ce qui lui donna aussitôt de la popularité: on connaissait les ministres renvoyés, on fut donc bien aise de les voir partir; on ne détestait pas encore les nouveaux, puisqu'on ne les connaissait pas.

Nadir fit préparer un plan de travaux publics pour régénérer la face du royaume. Un réseau de chemins de fer devait sillonner

le pays de Fiorapour, et pour l'exécution de ces travaux, une société anonyme fut constituée.

Pour donner satisfaction à ceux qui n'avaient pu obtenir de titres, Nadir consentit à faire un emprunt d'État destiné à reconstituer le matériel de guerre et à préparer une expédition sur les confins du royaume, à l'effet de châtier le rajah de Badoum.

Le royaume de Fiorapour, où les chemins de fer et le crédit public étaient jusqu'alors totalement inconnus, n'aurait pu fournir un personnel compétent,

pour la gestion d'aussi grandes affaires. Heureusement Nadir trouva le concours le plus empressé de la part du consul anglais,

sir William Mersey, qui voulut bien mettre à sa disposition une longue pratique des affaires et tout le personnel du consulat. En voyant la bonne grâce qu'apportait le représentant de Sa Majesté Britannique à seconder ainsi les efforts du rajah pour fonder la prospérité de Fiorapour, la partie éclairée de la population, revenant sur d'injustes méfiances, dut reconnaître que l'alliance de l'Angleterre était un bien inestimable. Cette opinion reçut une éclatante confirmation quand on apprit qu'en prévision de la guerre qui allait s'ouvrir à la frontière, le Commodore, cédant aux instances du rajah et de sir William Mersey lui-même, avait bien voulu demander au gouvernement de la Reine l'autorisation de rester avec son escadre dans les eaux de Fiorapour, pour appuyer au besoin les opérations militaires contre le rajah de Badoum.

Ce ne fut pas tout. Lady Mersey voulut bien prêter son gracieux concours à Nadir pour faire les

honneurs du palais; elle consentit même à y amener souvent ses six garçons et ses six filles pour mettre un peu d'animation dans

cette somptueuse résidence en attendant que le rajah eût pris les dispositions nécessaires pour la peupler.

On attendait en effet avec impatience que Nadir montât sa maison suivant l'usage du pays: c'était une satisfaction qu'il devait à l'opinion publique.

Au jour fixé, toutes les plus jolies filles du pays de Fiorapour furent assemblées dans la galerie d'honneur du palais du rajah. Il y en eut même quelques-unes qui n'étaient pas très jolies et qui, par les intrigues de leur famille, furent admises à figurer dans cette réunion solennelle. A dé-

faut de beauté, on peut quelquefois attendre le succès de certains manèges de coquetterie ou d'une disposition particulière de l'homme. C'était dans cette collection de jeunes filles, déjà soigneusement triées, que le rajah devait choisir, sans limitation de nombre, ses épouses légitimes et les autres compagnes qu'il lui plairait de leur adjoindre.

Toute la ville était en émoi; il n'y avait presque personne qui ne fût parent, allié, ami ou tout au moins connaissance d'une des concurrentes et ne s'intéressât par conséquent à la voir agréer. Lorsqu'une jeune personne a été admise à contribuer au bonheur du rajah, c'est un honneur qui, naturellement, rejaillit sur tout son entourage.

Nadir, qui était un homme bien élevé, se mit en habit noir et en cravate blanche, avec un camélia rouge à la boutonnière, pour passer cette intéressante revue. Au moment où il parut sur le seuil de la galerie, tous ces petits cœurs commencèrent à bondir si violemment qu'on entendit comme un lointain roulement de tambour. Il ne put lui-même se défendre d'une émotion bien naturelle en voyant à portée de sa main tant de créatures délicieuses qui n'attendaient qu'un geste pour tomber dans ses bras. A première vue, il lui fut assez difficile de rien distinguer: tous ces yeux brillants de désir et d'espoir, toutes ces lèvres prêtes au baiser, tous ces bras gracieux, ces seins palpitants, ces ondes de cheveux, dans un fouillis de soie, de dentelles et de bijoux lui apparaissaient comme un ensemble indivisible qu'il ne pouvait cependant posséder à la fois.

Peu à peu, il commença à se débrouiller; il réussit à éliminer mentalement le plus grand nombre, en retint une douzaine qu'il regarda de plus près, puis se restreignit à trois ou quatre, entre lesquelles enfin il fit choix de Damaïanti, qui lui parut le mieux répondre à la mission dont il voulait la charger. Il s'approcha d'elle et, conformément au rituel consacré par l'usage, la toucha au front. Damaïanti, suivant la règle observée en pareil cas, s'évanouit de bonheur. Ce choix la classait comme première des épouses légitimes.

On attendait que le rajah procédât à ses autres choix, mais Nadir se retira. Personne ne comprit ce qui se passait. Toutes les jeunes filles restaient en place, attendant qu'il



revint. Il fallut que le grand maître du palais vint lui-même annoncer que c'était fini, que le rajah n'aurait qu'une femme.

Ce fut alors une explosion de cris et de larmes. Les jeunes filles sortirent en tumulte et racontèrent à leurs parents ce qui était arrivé. D'abord on ne voulut pas les croire, mais quand il fut bien établi qu'en effet Nadir voulait s'en tenir à Damaïanti, l'indignation fut générale. On avait pardonné au rajah de simples excentricités, on ne pouvait admettre qu'il outrageât ainsi la morale publique.



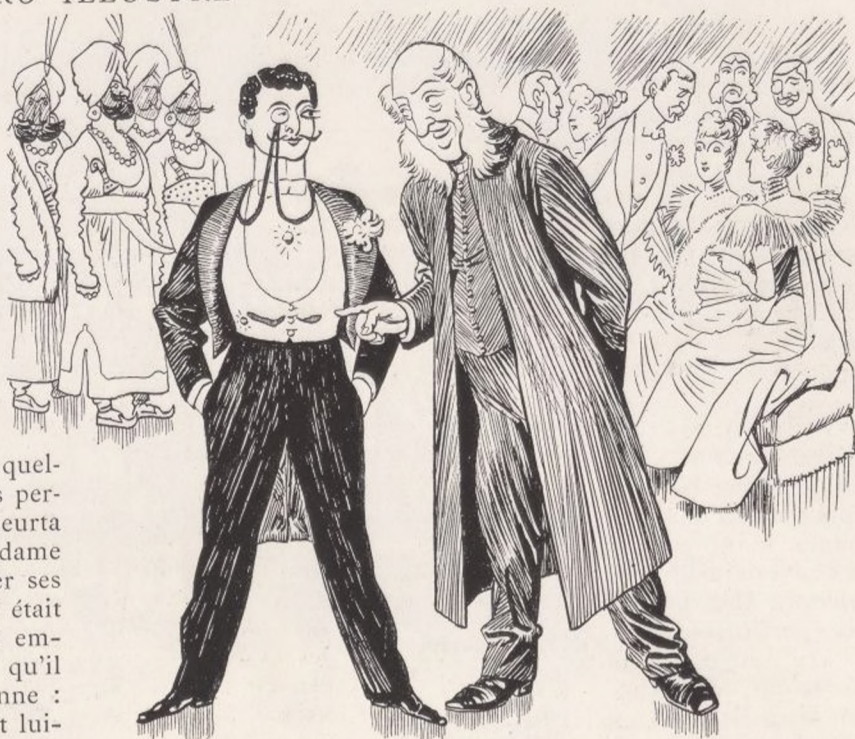
NADIR avait épousé Damaïanti dans le costume qu'elle portait au moment où elle lui avait plu, et il ne songea pas d'abord à lui en faire changer. Mais, quelques jours après, ayant voulu inviter plusieurs personnes à dîner pour présenter sa femme, il se heurta aux scrupules de lady Mersey. Cette honorable dame ne croyait pas devoir dîner, et surtout amener ses enfants à dîner, en compagnie d'une jeune personne qui était légèrement vêtue et dont les attitudes étaient sans doute empreintes d'une grâce nonchalante. Elle remontra à Nadir qu'il serait plus convenable d'habiller son épouse à l'européenne : cette mesure était d'autant mieux indiquée que Nadir avait lui-même adopté le costume d'Occident. On aurait compris à la rigueur que le rajah, s'il avait porté le costume national des Hindous, le fit porter aussi à Damaïanti, mais il y avait quelque chose de choquant et de presque impudique à ce qu'un monsieur correctement vêtu de noir eût à table en face de lui une odalisque. Nadir se rendit à ces raisons. Lady Mersey eut d'ailleurs l'obligeance de lui offrir, en attendant que la garde-robe de Damaïanti fût montée, un costume tout neuf qu'elle venait de recevoir de la



meilleure faiseuse de Londres : quelques retouches suffiraient pour le mettre à la taille de Damaïanti.

La jeune rajahne poussa les hauts cris quand Nadir voulut lui faire revêtir une toilette qui lui paraissait tout à fait inélégante ; elle dut se soumettre à la volonté de son maître et seigneur, mais en se voyant affublée de la sorte, elle fondit en larmes. Quand elle parut dans la salle du trône pour recevoir les invités, elle avait encore les yeux un peu rouges, et l'air de mélancolie répandu sur son visage achevait de lui donner l'aspect tout à fait anglais.

Ce n'était pas le seul scrupule qui eût hanté l'âme religieuse de lady Mersey. Elle trouvait que le rajah était bien peu marié. Il avait publiquement choisi Damaïanti, et l'on ne se marie pas autrement à Fiorapour, mais ce mariage était-il valable pour des Anglais ? Lady Mersey trouva un moyen de mettre sa conscience en repos. Elle avait fait inviter au dîner le Révérend Smith, clergyman attaché au consulat. Ce pasteur s'arrangea pour diriger la conversation de manière à dire au rajah :



« Vous êtes heureux d'avoir pris pour épouse la vertueuse Damaïanti, qui unit aux agréments de sa personne toutes les qualités de l'esprit.

— Oui, » répondit le rajah, sans y prendre garde.

Le clergyman se fit ensuite présenter à Damaïanti et lui dit, sans avoir l'air de rien :

« Le ciel vous est propice : vous avez pour époux le puissant Nadir, rajah de ce pays.

— Oui, » répondit Damaïanti, sans y attacher autrement d'importance. Mais cela suffisait au Révérend Smith, qui dressa immédiatement en double expédition, un acte relatant ce double consentement, le fit signer par deux attachés et le déposa aux archives du consulat. Nadir et Damaïanti étaient ainsi, à leur insu, régulièrement mariés devant la loi anglaise, et ils n'en ont d'ailleurs jamais éprouvé aucun inconvénient.

Comme Damaïanti ne sortait jamais, elle finit par s'habituer à son nouveau costume ; si elle s'était montrée au peuple ainsi travestie, on l'aurait sûrement écharpée, car il n'y avait pas d'exemple qu'une femme appartenant au rajah eût renié de la sorte les traditions les plus saintes ; mais le fait ne fut d'abord connu que d'un petit nombre de personnes, et quand il commença à transpirer, on s'accorda pour n'y voir qu'une sottise calomnie.

Seulement Damaïanti avait d'autres sujets de chagrin. Elle était une personne de bonne famille, bien élevée, intelligente, et elle ne tarda pas à s'apercevoir de ce qu'il y avait de faux dans sa situation. Un soir que Nadir, alangui par les voluptés de la lune de miel, lui sembla disposé à toutes les concessions, elle osa aborder ce sujet délicat :

« Je sais que vous m'aimez, dit-elle tendrement à Nadir ; la haute faveur dont vous m'honorez est une rosée bienfaisante qui descend du ciel dans mon cœur pénétré de reconnaissance, et cependant, si j'osais vous parler en toute sincérité, je vous dirais que mon bonheur n'est pas encore complet.

— Parle, dit Nadir, tu es une gentille petite femme, et je te donnerai tout ce que tu voudras.

— C'est que je crains de fâcher le maître tout puissant qui peut me foudroyer d'un regard : je ne voudrais pas paraître indiscret.

— N'aie pas peur. Je ne demande qu'à te faire plaisir.

— Eh bien, mon cœur est ivre de joie quand je pense que je suis la femme du rajah de Fiorapour. Seulement, je suis la seule.

— C'est de cela que tu te plains !

— Oh ! ce n'est pas pour moi. Je suis parfaitement heureuse. Si nous vivions dans une île déserte, je ne demanderais rien de plus que le bonheur de partager votre vie. Mais c'est pour le monde. Le rajah de Fiorapour a toujours eu un grand nombre de femmes. Vous êtes le premier qui se contente d'une seule, et cela pourrait donner à croire aux méchants que vous n'êtes pas un aussi grand rajah que les autres.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Et puis cela me met dans une situation un peu irrégulière. Je n'ai pas l'air d'une véritable épouse. L'épouse a toujours des compagnes qui lui tiennent société et lui font honneur. Moi, j'ai l'air d'une paria, toute seule avec vous : je ne suis pas comme les autres.

— Enfin qu'est-ce que tu demandes ? Que j'aie d'autres épouses ?

— Si vos principes, seigneur, vous défendent d'admettre dans votre palais des compagnes éphémères, ne pourriez-vous du moins consentir à prendre quelques épouses légitimes, ne fût-ce que cinq ou six ? Ce serait moins triste, et surtout ce serait plus honorable.

— J'y penserai, » dit Nadir qui, à ce moment-là, n'était pas d'humeur à discuter.



Plus d'un an s'était écoulé depuis l'avènement de Nadir, et les affaires étaient en mauvais point. Le peuple ne prenait pas son parti d'être gouverné par un rajah européen dont le costume et les mœurs choquaient le sentiment national et dont la famille ne pouvait s'accroître qu'avec une désespérante lenteur. Malgré toute la bonne volonté de Damaïanti, Nadir n'avait encore qu'un enfant, et rien n'indiquait qu'il pût en avoir un autre avant l'année suivante. Le chemin de fer n'avancait pas; à peine les jalons étaient-ils plantés. On commença à murmurer.

Sir William Mersey crut devoir offrir ses conseils : il n'y avait, d'après lui, qu'un moyen de faire diversion au mécontentement populaire : c'était une guerre heureuse contre le rajah de Badoum, rebelle à toute idée de civilisation. Le matériel de guerre était fourni moyennement, les derniers modèles, l'armée, exertrait des dispo-



riche pillage sur le territoire de Badoum. Mais elle n'était pas assez nombreuse : il fallut faire de

nouvelles levées. Cette mesure fut impopulaire.

Abdarah vivait dans la retraite, mais il devint l'espoir de tous ceux qui rêvaient un retour aux traditions nationales : des ouvertures lui furent faites par le chef des brahmanes, parlant au nom des principaux personnages de Fiorapour. On se débarrasserait de Nadir et on replacerait à la tête du gouvernement l'ancien régent qui avait, lui, une juste idée des besoins du peuple et des devoirs de l'autorité. Plusieurs moyens lui furent offerts : on pouvait, la nuit, faire envahir le palais par une troupe d'hommes armés qui auraient étranglé Nadir ; c'était un procédé consacré par de nombreux précédents. On pouvait aussi faire empoisonner le rajah, mais c'était plus difficile, Nadir n'ayant pas comme ses prédécesseurs de nombreuses femmes parmi lesquelles on pût choisir le docile instrument de cette opération. Quant à une révolte ouverte, elle

aurait offert des chances presque certaines, mais Abdarah était vieux : il manqua d'initiative, et l'on perdit du temps.

Un jour, cependant, le mouvement faillit éclater tout seul. Comme les nouveaux contingents allaient partir, pour rejoindre à la frontière l'ancienne armée, Nadir jugea à propos de les passer en revue. Son arrivée devant le front des troupes fut accueillie par une sorte de huée ; il avait revêtu pour la circonstance un uniforme militaire, mais au lieu de reprendre le costume de guerre des rajahs, il s'était simplement coiffé du bonnet à aigrette, et pour le surplus il était à peu près vêtu en officier anglais. Cela fit le plus déplorable effet, et il fallut toute la force d'une longue habitude de l'obéissance pour maintenir le respect dans les rangs.

Sir William Mersey, qui assistait à la revue, eut aussitôt le sentiment du danger et fit comprendre à Nadir qu'il était urgent d'expédier toutes ces troupes sur le théâtre de la guerre pour en purger la capitale. Nadir objecta qu'alors il ne lui resterait plus que sa garde pour parer à toutes les éventualités ; il se doutait déjà qu'il pourrait avoir besoin de se défendre personnellement, non pas contre le rajah de Badoum qui était loin, mais contre une émeute populaire. Sir William Mersey promit d'y aviser.

Il se mit aussitôt en rapports avec le commodore qui, sur la demande de Nadir, voulut bien consentir à débarquer trois cents marins des équipages de l'escadre. Avec ce renfort, Nadir put sans crainte, expédier toutes les recrues à la frontière.

Malheureusement, on ne tarda pas à recevoir des nouvelles déplorables. La campagne avait très bien commencé : l'armée de Nadir, pénétrant sur le territoire de Badoum, y avait mis tout à feu et à sang, non sans récolter un riche butin ; mais le rajah de Badoum, remis de cette surprise, rassembla ses forces et revint en nombre. Avec les armes merveilleuses dont disposait l'armée de Fiorapour, elle n'avait pas à craindre ce retour offensif ; seulement, par suite d'un inexplicable malentendu, quand l'artillerie ouvrit les caissons où devaient se trouver les munitions, elle y trouva du biscuit et des boîtes de conserve, et la cavalerie mourut de faim parce qu'elle n'eut à manger que des cartouches et des obus.

Nadir ne se laissa pas démonter par ce désastre. Il donna l'ordre d'appeler de nouvelles levées et de créer des impôts. Mais le peuple de Fiorapour ne l'entendait pas ainsi.

Les rues s'étaient immédiatement remplies d'une foule exaspérée et hurlante qui exprimait violemment son indignation contre le rajah et voulait le mettre à mort, ainsi que Damaïanti sa complice. Comme il n'y avait plus de troupes dans Fiorapour, Nadir ne put songer à réprimer cette révolte ; tout au plus sa

garde pouvait-elle suffire à le protéger contre les forcenés qui déjà se montraient aux avenues du palais. Il envoya réclamer le concours des marins de l'escadre et fit prier le commodore et le consul de passer au palais, dont il ne pouvait sortir.



Sir William Mersey arriva aussitôt, et ne dissimula pas que la situation lui paraissait très grave.

« Ma garde est dévouée, dit Nadir, mais je crains qu'elle soit débordée par cette foule dont vous entendez les cris. Heureusement je compte sur vous. Avec vos trois cents marins, bien armés et disciplinés, nous étoufferons la révolte.

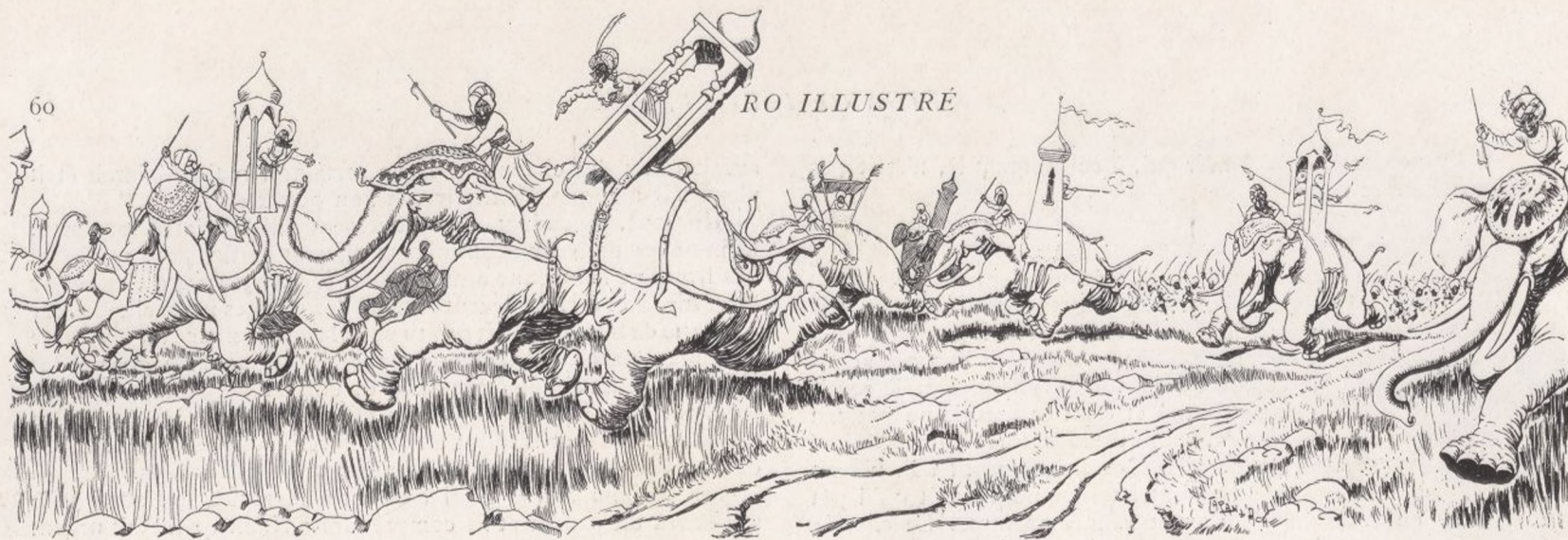
— Sans doute, répondit sir William ; mais je ne puis prendre sur moi de faire intervenir les troupes de Sa Majesté britannique dans les affaires intérieures du royaume de Fiorapour.

— Alors, demanda Nadir, pourquoi les avez-vous fait débarquer, si elles doivent rester l'arme au bras ?

— Lors du débarquement, on ne pouvait prévoir que des échauffourées sans importance ; depuis cette époque la face des



Ayuntamiento de Madrid



choses a bien changé : votre armée a été battue et vous êtes en face d'une révolution.

— Et c'est maintenant que vous m'abandonnez !

— Qu'allons-nous devenir ? s'écria Damaïanti en se tordant les bras de désespoir. Ils vont nous trancher la tête et traîner notre corps dans les rues de la ville.

— Votre malheur me touche, reprit sir William Mersey d'un air pénétré. Il y aurait peut-être un moyen de tout arranger.

— Voyons cela.

— Si vous étiez disposé à signer une convention, j'aurais une raison d'intervenir pour assurer l'exécution des clauses. J'ai justement apporté un petit projet de traité.

Le traité était très simple : Nadir concédait à l'Angleterre le droit exclusif d'établir des factoreries dans le pays, assurait la franchise de toutes taxes de navigation et de quai aux bâtiments sous pavillon britannique et permettait aux Anglais de tenir une garnison permanente à Fiorapour. Une clause additionnelle stipulait que les actions de la Compagnie de chemins de fer pourraient être librement vendues par les porteurs, mais ne pourraient être achetées que par le consulat. Moyennant quoi, le gouvernement de la Reine s'engageait gracieusement à maintenir l'ordre et à faire respecter les droits souverains du rajah de Fiorapour.

« C'est abominable ! » s'écria Nadir.

A ce moment le capitaine des gardes entra pour annoncer que des sentinelles venaient d'être massacrées et qu'il ne répondait pas pour longtemps de la solidité de ses hommes.

« Donnez que je signe, » dit Nadir avec résignation.

Mais à ce moment parut le commodore qui, grâce à son uniforme, avait pu traverser l'émeute. Nadir lui communiqua le projet de traité, dans l'espoir d'obtenir quelque atténuation à des conditions aussi rigoureuses.

Le commodore réfléchit un moment puis rejeta le traité sur la table. « Je ne me chargerais pas, dit-il, de faire exécuter cet arrangement. Le peuple est tellement irrité contre vous que l'intervention des marins de l'escadre, même appuyée par le feu

de toutes nos batteries, ne suffirait pas à détourner le danger.

— Ils vont nous tuer, s'écria Damaïanti en sanglotant.

— Il n'y a, reprit le commodore, que votre renonciation au trône qui puisse apaiser la fureur populaire.

— Il faut renoncer, tout de suite, dit Damaïanti.

— Cependant je ne saurais oublier que vous avez toujours été un fidèle allié, et si vous voulez abdiquer vos droits en faveur de

la couronne d'Angleterre, je prends sur moi de vous garantir une dotation viagère de deux cent mille roupies. Ce sera un dernier service que vous aurez rendu à votre pays ; car, si vous refusez cet arrangement, c'est une effroyable guerre civile qui va ensanglanter le royaume de Fiorapour. »

Cet argument toucha Nadir : il ne voulut pas livrer sa patrie aux horreurs de l'anarchie et signa

l'arrangement. Il crut d'ailleurs se rappeler que d'autres avant lui avaient agi de même.

Nadir et Damaïanti partirent par le premier paquebot ; la convention signée par le commodore et le consul a été ratifiée par le gouvernement, et la dotation est régulièrement payée, ce qui permet à l'ancien rajah et à sa femme de mener un train conforme à la haute situation qu'ils ont occupée. Quelques personnes disent bien qu'ils ont vendu leur pays, mais ils ont tout de même de beaux attelages et donnent des fêtes. Sur les registres des hôtels, ils sont inscrits : Comte et Comtesse de Fiorapour, et quand ils paraissent en public, le bistre de leur teint et l'allure un peu exotique de leur personne éveillent une curiosité sympathique.

L'occupation du royaume de Fiorapour par l'Angleterre a donné lieu à des observations diplomatiques de la part de plusieurs cabinets d'Europe ; mais le Foreign Office a répondu que, si le gouvernement de la Reine s'est vu dans la nécessité de débarquer quelques troupes sur ce point isolé, ce n'est pas dans une vue de conquête, c'est uniquement pour assurer aux habitants de Fiorapour les bienfaits d'une sage administration qui ne peut que profiter, dans une égale mesure, à toutes les nations civilisées.

GASTON BERGERET.

(Illustrations de Caran d'Ache.)

